VOLUME II. WINNIPEG, MARDI, 15 DECEMBRE 1914 NUMERO 30

ABONNEMENTS:
Canada et Etats Unis - - $1.00
Union Postale - - - - - $1.50

LA LIBERTÉ

Directeur: HECTOR HEROUX

DIEU ET MON DROIT

Imprimé ... par la "WEST CANADA ... CO. LTD."
619 Ave. McL.
Téléphones - - Garry 4264-4265

IL RECOMMENCE

"Le *Free Press* est maintenant prêt à dire—et sans la moindre hésitation—que, en tant qu'il s'agit des villes et cités du Manitoba, la clause de la Loi des Ecoles Publiques concernant l'enseignement bilingue devrait être rappelée immédiatement excepté là où elle est déjà en vigueur."—*Free Press*, lundi.

Ce n'est certainement pas nous qui nous plaindrons de l'insidieuse franchise du *Free Press*. Quelle que soit la nature du méfait qu'on médite, un homme averti en vaut toujours deux. Et pour ouvrir les yeux à tous, pour que l'erreur ne soit plus possible, il est nécessaire que l'attaque ait une certaine brutalité et un certain cynisme. Ce n'est pas ce qui manque dans la dernière déclaration du *Free Press*.

Nous n'avons eu cesse depuis la fondation de la *Liberté* de dénoncer la campagne du Free Press contre le bilinguisme: nous n'avons jamais mordu à ses fallacieuses distinctions entre tel et tel groupe bilingue: nous avons toujours cru qu'il voulait diviser le tout pour détruire les parties. D'aucuns de nos lecteurs ont voulu espérer contre toute espérance. Le long silence du *Free Press* sur le bilinguisme leur faisait entrevoir de meilleurs jours. Mais, pan! Par une habile manoeuvre, le *Free Press* se voyait enlever, ces jours derniers, sa haridelle de la tempérance. Comme il lui en fallait nécessairement monter une, il s'est vu forcé à revenir à celle du bilinguisme.

Pour enfourcher de nouveau sa haridelle, le *Free Press* prend prétexte d'une récente élection municipale dans le nord de Winnipeg. Ca, ou autre chose: peu importe. L'important c'est qu'il chevauche sa haridelle et plus follement que jamais.

* * *

La déclaration du *Free Press* d'hier que le bilinguisme devrait être aboli dans toutes les villes où il n'existe pas actuellement n'est que le point de départ d'une nouvelle campagne dont le but dernier sera le disparition de tout bilinguisme au Manitoba. Qu'on note bien les termes de la déclaration de guerre du *Free Press*. Il ne dit pas que le bilinguisme devra subsister dans les campagnes ni même dans les villes ou cités où actuellement il est le système scolaire en existence. Non: rien de cela. Il se laisse la voie large ouverte pour une attaque poussée plus loin. Le *Free Press* veut détruire partie par partie. Il a constaté depuis quelques années que vouloir avaler le tout est plutôt chose indigeste et il a décidé de procéder autrement. Pour aujourd'hui, il veut se contenter de réclamer la disparition du bilinguisme là où il n'existe pas. En somme, se diront de naives âmes, ça ne lèse aucun droit, ne viole aucun privilège puisqu'on ne fait que prévenir l'existence d'une chose qui n'est pas encore. Et c'est un peu là-dessus que compte le *Free Press*. Et quand il aura gagné ce point, il passera à un autre, tout naturellement la suppression du bilinguisme dans les villes et cités. Et de là, au bilinguisme dans les campagnes.

* * *

Le *Free Press* déplore aujourd'hui l'existence du bilinguisme ou, pour être tout à fait exact, celle du multi-linguisme. Mais à qui donc doit-il son existence, sinon à la politique d'immigration inaugurée jadis et poursuivie sans scrupules par les maitres du *Free Press*, par ceux dont il n'a cessé de célébrer les louanges? Qui les a fait venir au Canada ces Ruthènes, ces Polonais, ces Allemands dont se plaint amèrement le *Free Press* parce qu'aujourd'hui ils voudraient se réclamer du règlement Laurier-Greenway, "chiffon de papier" consenti par le gouvernement manitobain d'alors, dont le *Free Press* était le champion, comme réparation partielle de l'iniquité commise en violant un autre "chiffon de papier" garantissant les droits de l'école française!

* * *

Le *Free Press* peut poursuivre sa campagne. Il a déjà connu des échecs: il en connaitra encore d'autres. Libre à lui de s'illusionner et de croire que des races qui ont des siècles résisté à des pouvoirs mille fois plus puissants que ceux que pourra jamais mettre en branle le *Free Press* cèderont devant la persécution qu'il pourra déchaîner. Elles ont essuyé d'autres tempêtes que cela dans le passé et n'en ont pas émergé moins vigoureuses et toujours prêtes à la résistance. Il y a quelque chose d'irréductible en ce monde, c'est l'âme nationale d'un peuple, quand on commet l'erreur de tactique de l'attaquer ouvertement et violemment. D'aucuns avant le *Free Press* en ont fait l'expérience: d'autre la feront. Les assaillants du moment ne sont qu'éphémères: l'âme nationale d'un peuple a pour elle l'avenir fortement assis sur des siècles de passé, de traditions, d'ancêtres.

LA NUIT DU KAISER

(La *Croix*, Paris)

Cette nuit—comme les autres d'ailleurs—il dort mal, le kaiser

Et pourtant, il n'est pas dans une tranchée glaciale; les balles ne sifflent pas à ses oreilles, les obus ne fouillent pas la terre autour de lui.

Non... Sa Majesté est loin... très loin du danger: elle est tout à fait en sûreté dans son palais étendue sur son grand lit impérial.

Mais la garde qui veille à la grille du château n'empêche pas l'obsession de passer, de monter les étages, de s'installer et de forcer le kaiser à la regarder en face.

Et il a beau se tourner, se retourner, fermer les yeux, c'est la même implacable question qui s'impose: De quoi demain sera-t-il fait?

C'est aussi la même implacable réponse.

Les communiqués peuvent mentir et endormir son peuple; lui, il sait la vérité.

Et la vérité, c'est qu'il est perdu... c'est que l'avalanche ne s'arrêtera qu'après toute la besogne faite, et que plus rien ni personne ne peut empêcher le destin de s'accomplir.

Le kaiser en a des soubresauts dans son âme autoritaire:

—... Ah! si Paris avait été pris, quel gage entre mes mains! Mais Paris n'a pas été pris... J'en étais pourtant si près!... Et c'est moi qui, dans trois mois, n'aurai peut-être plus de capitale...

(*Se dressant sur son lit comme si ses oreilles de chair entendaient déjà le sabot des chevaux russes*):

—... Moi? Mais non!... C'est un cauchemar!... Ce n'est pas possible!... Guillaume Imperator Rex... l'empereur d'Allemagne chassé de Berlin!... Allons donc!...

(*Il rit nerveusement*):

—Mais non... j'exagère!... je suis pessimiste (*S'exaltant*): car enfin jamais l'Allemagne ne fut si grande! Je possède encore tout l'empire, et la Belgique, et dix département français.. Les Russes...? mais von Hindenburg les écrasera les Russes!... (*Songeur*): il les écrasera une fois... deux fois... trois fois... Et puis après?... (*S'animant de nouveau*): Alors!... Alors quoi?... Je dégarnirai à l'Ouest!... Mais si je dégarnis à l'Ouest?... Comment les empêcher toujours d'avancer?... Ah! ils me veulent, les bêtes féroces!...

Bêtes féroces?... (*Le kaiser réfléchit.*): C'est moi, la bête féroce!...

Moi qui ai déchaîné la plus effroyable tuerie du monde car je le sais bien que c'est moi! (*Regardant avec méfiance autour de lui*): Je peux le dire ici, puisque personne ne m'entend... (*D'une voix sombre*): C'est moi... moi! Et sans aucune raison!... Par la paix, j'avais placé mon peuple au premier rang!... Je n'avais qu'un mot à dire... qu'un geste à faire, tout était évité. (*De plus en plus sombre*): Oui... c'est moi... par orgueil de ma force!... (*Il se dresse, épouvanté*): Tous ces pays détruits!... toutes ces mères... toutes ces femmes.. tous ces petits enfants en deuil et en sanglots... C'st moi!... Tous ces blessés qui agonisent d'un bout de l'Europe à l'autre.. C'est moi!... Tous ces cadavres, ces montagnes de cadavres... l'Yser rouge de sang... C'est moi!... Est-il possible qu'un seul homme puisse faire couler tant de larmes et tant de sang!... *O mein Gott! Mein Gott..?*

Mais Dieu doit me repousser des deux mains!... j'ai brûlé tant d'églises... fusillé tant de prêtres!... Tant de malheureux me dénoncent à lui tous les jours dans leurs prières!.. Je sens sur mes épaules l'exécration de tout ce qui aime... Et demain, quand mon peuple à moi soura la vérité toute la vérité... pour qui et pourquoi je l'ai mené à l'immense boucherie!... Que se passera-t-il alors dans ce qui me restera d'empire?...

(*Il regarde le mur avec des yeux troubles comme s'il y voyait déjà flamboyer: Mané. Thécel Pharès.*)

Pierre l'Ermite.

COLONISONS

Je m'adresse à tous les pères de famille nombreuse, qui ont une bonne terre en culture, donnant une vie aisée à leurs enfants mais qui ne sauraient sans une grande gêne sectionner leur propriété pour établir leurs fils.

Je m'adresse à tous les jeunes gens de coeur qui ont puisé au foyer paternel les saines traditions ancestrales de l'amour du sol, l'héritage national qu'ils doivent posséder et développer par leur travail, leur esprit de sacrifice et un progrès constant.

Pères et fils d'âme canadienne doivent penser sérieusement à leur avenir, heureuse d'espérance et facile de réalisation, s'ils sont fortement unis dans la recherche des moyens de fonder de nouveaux foyers.

Dans un grand nombre de familles de nos vieilles paroisses, le père et la mère s'inquiètent déjà de l'établissement de leurs fils âgés. Ils ont vu l'aîné et souvent le cadet partir chaque année pour aller travailler chez des étrangers aux récoltes et aux battages. Qui lira leurs inquiétudes durant ces absences momentanées?

Et ces absences, assez courtes une première fois, se prolongent d'année en année; car l'enfant, si heureux de son retour du premier départ, a vite pris une indépendance qui le tient éloigné du foyer paternel tant que ses ressources péniblement gagnées ne sont pas épuisées chez des étrangers. Ils reviennent alors sans initiative et sans ambition d'établissement à leur compte, hiverner aux dépens et souvent au grand dommage de leurs jeunes frères et soeurs qu'ils séduisent parfois par de fausses histoires de leur bonheur factice loin de la famille.

N'est-ce pas là un mal trop commun dans un grand nombre de familles. N'est-ce pas un mal voulu par des pères et des mères dont la faiblesse de garder avec eux leurs enfants prépare pour trop tôt des peines et des regrets qu'ils ont bien mérités.

Que ferons-nous de nos enfants?... C'est la question que se posent partout des parents chrétiens soucieux de l'avenir de leurs chers fils.

Permettez-moi de vous suggérer une réponse pratique à cette question vitale.

Il y a dans notre belle Province de Manitoba plusieurs centres de colonisation où déjà 20, 25 ou 30 Canadiens français ont pris des *homesteads* qu'ils auront bientôt *patentés*. Auprès d'eux, il reste un grand nombre d'autres terres à prendre qui n'attendent que des hommes de bonne volonté pour les exploiter.

Il y a dans notre belle Province de Manitoba beaucoup de paroisses où les nouveaux colons au prix de grands sacrifices ont obtenu la patente de leurs terres, mais à cause de leur santé, de leurs dettes ou d'autres aléas, ils sont forcés de vendre leur propriété à des prix vraiment trop bas. Mais si des nécessités incontrôlables les forcent de vendre à sacrifice, ces terres, fécondées par leur travail persévérant et leurs sueurs patriotiques, ils seraient heureux de voir des compatriotes continuer leur oeuvre nationale en leur concédant leurs terres inachevées.

Pourquoi un père de famille ne dirait-il pas à son fils: "Mon enfant, je ne puis pas t'établir avec moi, mais fidèle à mon exemple tu vas fonder un nouveau foyer. Achetons une terre dans une nouvelle paroisse: tu seras près de l'église, près d'un chemin de fer. Je vais te fournir les quelques cents dollars du premier paiement sur le prix de vente. Tu auras la noble ambition de travailler à faire tous les paiements à venir et grâce à ton énergie, à ton labeur généreux et à ta bonne conduite, tu seras bientôt le propriétaire d'une bonne terre où tu vivras heureux et indépendant.

A un autre, le père dira: Mon enfant, tu as trop de coeur pour continuer à végéter et à te désintéresser de l'avenir. Nous sommes trop pauvres pour t'établir avec nous: mais va prendre un *homestead* dans ces jeunes paroisses qui sont le commencement d'une nouvelle chrétienté à âme française et prépare-toi un *home*. Je vais te fournir les choses indispensables à ton premier établissement et tu travailleras généreusement à te libérer bientôt des obligations nécessaires pour être chez toi.

Voilà, il me semble, comment doivent penser et parler des pères de famille conscients de leur responsabilité et de leurs devoirs envers leurs enfants. Tous le comprennent sans doute, mais plusieurs se sont trompés dans leur tentative d'établissement. On a eu tort d'envoyer des enfants prendre des *homesteads* dans d'autres Provinces de l'Ouest lorsque l'on pouvait facilement les placer plus avantageusement dans le Nord du Manitoba. Aussi, très souvent, ces enfants sont revenus, découragés après avoir dépensé des cent dollars en voyages de découvertes connues. Avec cette somme gaspillée inutilement ces jeunes gens auraient pu s'établir sur d'excellents *homesteads*, ici, dans le Manitoba, près de leurs parents. Quelle folle manie d'aller au loin chercher ce qui se trouve si rapproché de nous!

Que les pères et les mères de famille y pensent sérieusement et sachent s'imposer quelques sacrifices. Il y va de leur bonheur et de celui de leurs enfants. Qu'ils prennent de suite la résolution d'établir ces enfants en 1915, sur des *homesteads* ou des terres déjà en exploitation. Tout sera facile avec de la bonne volonté. Je me permettrai dans un prochain article de conseiller certains endroits du Manitoba où nous pouvons établir avec de grands avantages nos bons jeunes gens qui ne demandent qu'à être bien dirigés.

O. Corbeil, ptre.

Saint-Boniface, Man.

Stratagème d'un aviateur russe.

Un aviateur russe qui avait survolé le territoire ennemi en compagnie d'un observateur avait été obligé, à son retour, d'atterrir par suite d'une panne de moteur.

Le pilote et l'officier portaient des costumes de cuir sans aucun insigne. Brusquement, tandis qu'il travaillait au moteur, sept soldats autrichiens, commandés par un sous-officier, passaient au sommet d'une colline. Toute résistance était impossible, car les aviateurs ne possédaient que des revolvers.

L'officier russe, heureusement, parlait l'allemand. Appelant énergiquement le sous-officier autrichien, il lui ordonna, d'un ton péremptoire, de venir l'aider. Celui-ci se croyant en présence d'un de ses supérieurs, s'empressa d'obéir. Bientôt le moteur était en marche et, de l'avion qui décrivait des spirales, tomba un papier remerciant les Autrichiens de l'aide qu'ils avaient apportée aux Russes.—(*Petit Parisien.*)

CHRONIQUE DE LA GUERRE

Humanité des soldats français.

Un soir, un officier allemand tombe frappé d'une balle à deux ou trois cents pas de nos tranchées. Il essaie de se relever et de fuir. Vains efforts... Il est comme cloué au sol par sa blessure.

Il agite désespérément les bras. Mais nul, parmi les siens, ne songe à lui porter secours. L'espace entre les lignes est balayé sans trêve par un feu infernal et tout homme qui voudrait aller à son secours serait impitoyablement fauché.

L'officier allemand resta plusieurs jours étendu, tout sanglant, sur le sol. Ses appels se faisaient plus rares. Alors les nôtres furent pris de pitié et, en rampant, pour ne pas s'exposer aux balles, allèrent lui porter à manger et à boire.

Pendant plusieurs jours ainsi l'officier fut nourri par des mains françaises. Un soir, profitant d'une accalmie, nos soldats réussirent à le hisser sur leurs épaules et, se traînant à quatre pattes, à l'emporter jusque dans la tranchée. Il est actuellement soigné dans un hôpital français.—(*L'Humanité.*)

Corps à corps.

A la tombée de la nuit, un coup de clairon retentit dans les fossés allemands et un régiment sortant des trous, se précipita à la baïonnette sur nos soldats.

—Mitrailleuses en faucheuse! Feu!

L'artillerie abattit la ligne ennemie. Une autre vint. Les fifres entraînaient ces hommes, qui tombaient, mais qui, comme poussés par les masses de renfort derrière eux, semblaient renaître, se relever et repartir.

Soudain, dans nos tranchées, un ordre: "A la baïonnette!"

Et ce fut de notre part une contre-attaque formidable. Il y avait trois cents mètres de terrain, et le choc se produisit, irrésistible. Nos soldats, poitrines contre poitrines, renversèrent, refoulèrent, écrasèrent les Allemands; ils buttaient sur les corps. Quand la baïonnette était tordue, on se frappait à coups de crosse, au son de nos clairons victorieux.

L'ennemi recula, la nuit vint. Le rassemblement sonna. L'espoir des Allemands de traverser la Meuse était anéanti.—(*La Presse.*)

Les nouvelles à Zurich.

Matin et soir, l'agence Wolff renseigne les Suisses sur les événements survenus en France et des télégrammes dithyrambiques sont affichés à la vitrine d'un des principaux libraires, devant laquelle une foule curieuse et légèrement anxieuse se presse constamment.

Un jour, cette agence publie une nouvelle sensationnelle: "La capture de 40,000 soldats et 4 généraux français faits prisonniers dans une seule bataille!"

Légèrement agacé de ces lourdes exagérations, notre libraire modifie légèrement le texte et affiche sur sa vitrine: "Grande victoire allemande, 40,000 généraux et 4 soldats faits prisonniers!"

On en rit encore à Fribourg.—(La *Guerre Sociale.*)

Cosaques prisonniers.

C'est une rareté que de voir des cosaques prisonniers. Dans leurs charges vertigineuses, ils font toujours en sorte de s'assurer le retour. Ou mourir ou s'en retourner. Il est comme impossible qu'un d'eux soit abandonné sur le terrain. Souvent pour ne pas délaisser un blessé, il s'en perd cinq ou six, qui tentent de le sauver. S'ils le peuvent, ils n'abandonnent pas même les morts. Peut-être que les cosaques ne se battent si bien avec une résolution si furieuse, que parce qu'ils savent que leurs compagnons ne les abandonneront jamais, et que tant qu'il y aura un cosaque debout, ceux qui tombent seront sûrs d'être ramassés. Cette solidarité de fer est une des grandes forces de ces singuilers combattants, soldats depuis la naissance, qui vont à la guerre avec leur cheval à eux, et qui subsistent de traditions séculaires.

J'ai essayé de faire parler ceux-là. Ils ont ouvert les yeux, ils ont pris la cigarette que je leur tendais; ils ont refermé les yeux et ils n'ont pas dit une parole. Dans ce silence dédaigneux il m'a semblé saisir la honte atroce de s'être laissé prendre.—(*Corriere della Seva.*)

L'idée qu'ils se font des Français.

Lettre d'un officier allemand

Après toutes les expériences que nous avons faites avec les Français, expériences qui nous ont espéré de l'étonnement, du mépris et du dégoût, je dois dire que tout Allemand légèrement blessé doit avoir le pas sur un Français grièvement blessé.

Les Français ne sont dignes d'aucune sympathie personnelle, parce qu'ils n'en seraient points reconnaissants. Nous leur témoignons de l'humanité et, en échange, ils nous envoient des balles dum-dum et nous tendent des pièges. Empêchez nos soeurs et nos gardes-malades volontaires de s'approcher d'eux.

Un prisonnier ne doit pas être pour un Allemand, l'occasion d'apprendre le français. Qu'on parle allemand aux Français; ils finiront bien par apprendre notre langue. Soyons justes envers eux, mais ne soyons pas doux. Ils simulent la reconnaissance: mais, en fait, ce sont des êtres menteurs et dégénérés. N'oubliez pas que les Français ne sont pas comme nos soldats. Ils sont lâches et rusés: ils évitent le combat en rase campagne et ils nous tendent des embuscades. Nous sommes contraints de faire la guerre à un peuple qui est à un niveau moral très inférieur au nôtre et que nous méprisons. Les Français sont un peuple déchu. Aussi, à leur égard, encore une fois de la justice, mais point de douceur. Ces gens-là sont capables de tout.—(Les *Hamburger Nachrichten.*)

Polonais et Alsaciens.

Trente Polonais et deux Alsaciens ont eu vite fait de former un clan dans la prison de S.-B. Au début, ils mirent en commun leur joie de ne plus combattre la France. Ils demandèrent à des officiers français comment leur activité pourrait être employée au mieux des intérêts de notre pays. Il était impossible des les envoyer aux armées, quoique tel eût été leur désir: on leur conseilla de s'engager dans la légion étrangère.

Sur leur demande, on décida de les envoyer aussitôt à M.

Mais comment? En uniforme allemand, ils auraient été infailliblement lynchés sur la route, à moins d'une garde suffisante. On leur donna des uniformes français.

Pour exprimer la sensation d'affranchissement qu'ils éprouvaient tous, l'un d'eux ne cessait de répéter: "Avec cet uniforme on respire: avec l'autre, nous étouffions."—(*Excelsior.*)

Le feu de nos 75.

Un brigadier d'artillerie fait, dans le *Journal de Rennes*, cet émouvant récit d'un combat auquel il a pris part:

"Vers midi, alors que j'étais encore sous les bois, voici les obus qui recommencent à éclater (leur artillerie de campagne ne vaut pas "pipette" et, d'après les observations que j'ai pu faire, je suis persuadé qu'avec ses éclatements à vingt millièmes de hauteur, elle ne sert qu'à fournir des points de repères aux obusiers)..

"Soudain, le crépitement des balles et des mitrailleuses: l'infanterie ennemie est à huit cents mètres, sortie d'un bois. Alors cela devient admirable; le pointeur d'une pièce ayant été étourdi par un choc, le capitaine l'écarte vivement et prend sa place, tout en continuant à commander la batterie: "Par trois, fauchez!" Quel beau cafouillis cela doit faire dans les masses sombres qui s'avancent, croyant déjà tenir nos pièces, puisqu'il n'y a aucune infanterie pour les soutenir; mais ils ont compté sans leurs hôtes.

"Les avant-trains sont là, prêts à être accrochés au cas où l'ennemi déborderait, les conducteurs bien droits sur leurs chevaux... Ce n'est plus qu'une gerbe de feu qui, sans arrêt, sort de toutes les bouches. On n'entend plus rien, on ne voit plus rien, mais on tire, on tire, et je crois bien qu'on fait de la bonne besogne. Bientôt, il n'y a plus de projectiles, mais la fusillade allemande s'est tue. Alors on raccroche les trains et tranquillement, au pas, on s'en revient au village. Devant nous, le général de division lève son képi en criant: "Bravo, le...!" Et les chasseurs à cheval de sa suite nous acclament.

"Un paysan qui est passé par là le lendemain, m'a dit qu'il était obligé de déplacer les cadavres sur la route pour ne pas marcher dessus, tellement il y en avait."

Général et soldats.

L'un de nos généraux les plus éminents, venu à Paris hier, retournait à l'armée en automobile. Un pneu creva à la hauteur du pont de Lusse, près de Pontoise. Pendant que le chauffeur changeait la roue, le général descendit de voiture et alluma une pipe.

Tout à coup, il vit venir à lui une petite voiture, tirée par un petit âne. Un soldat était sur le siège; la voiture revenait de l'approvisionnement.

Singulier véhicule régimentaire! pensa le général. Il appela le soldat et demanda quelques explications.

Et il apprit que la voiturette et l'âne appartenaient à la femme d'un mobilisé, mère de cinq enfants; que la misère habitait ce foyer et que, pourtant, la femme prêtait son équipage à la section pour "épargner de la fatigue aux hommes". Le soldat ajouta:

—Alors, mon général, que voulez-vous, sur l'ordinaire de la section, on nourrit la femme et les gosses du camarade!

Le général mit la main dans sa poche, en sortit une grosse pièce et la donnant au soldat dit:

—C'est bien. Tu ajouteras *cela* pour améliorer l'ordinaire de tes pensionnaires!—(Le *Gaulois.*)

Festin gâté.

Les digestions du prince impérial d'Allemagne auront été quelquefois troublées, en France. Le festin du château de Mondemont surtout, aura dû lui laisser de pénibles souvenirs. C'était le 6 septembre; l'armée de l'héritier se préparait à s'emparer de Sézanne, véritable clé de la vallée de la Seine.

Le kronprinz, son état-major, s'abandonnaient à la joie d'un rapide succès. On hâtait les préparatifs de l'entrée du prince héritier à Paris. Pour le soir même, un festin somptueux fut préparé. Il allait être servi, lorsqu'un obus éclata dans l'office.

Ce fut un terrible carnage. Les trois mille bouteilles de champagne réquisitionnées retournèrent à la cave, par torrents. Le kronprinz dut quitter la place, l'estomac un peu barbouillé...—(*L'Homme enchaîné.*)

Manières de prince.

Lorsque les Anglais, pendant la bataille de la Marne, s'avancèrent sur Coulommiers que l'ennemi avait occupé le 5 septembre, l'état-major allemand fut complètement pris par surprise. Les Allemands avaient passé la nuit à manger et à boire. Au lever du jour un "Taube" atterrit près de la ville et vint annoncer que les Anglais approchaient.

Les officiers de l'état-major de von Kluck se précipitèrent vers leurs automobiles.

A travers les rues encombrées de soldats, on vit un jeune officier se frayer un chemin à coups de sabre. Il était de taille élancée et portait un casque en argent. D'après les prisonniers allemands capturés par les alliés, pendant les jours qui suivirent, le jeune officier à la coiffure étincelante était le prince Eitel, second fils de l'empereur.—(*Excelsior.*)

HUIT JOURS DE COMBATS

Brillants faits d'armes de l'infanterie française à Vermelles et à Fay

Paris, 13.—Le rapport officiel suivant, contenant les observations d'un témoin oculaire sur le front et passant en revue les opérations qui ont eu lieu entre le 27 novembre et le 5 décembre, a été publié.

"La période qui s'étend du 27 novembre au 5 décembre n'a été marquée par aucune opération de grande envergure, mais les observations faites pendant cette période établissent le fait que, sur toute la longueur du front, notre artillerie et notre infanterie ont pris l'avantage sur l'ennemi. L'artillerie française, sans souffrir sérieusement du feu des canons ennemis, est parvenue en de nombreux points à réduire au silence des batteries allemandes, et même à en détruire plusieurs. Notre infanterie, faisant preuve d'une ardeur soutenue dans l'offensive, a fait des progrès partout, et nulle part ces progrès n'ont été suivis de reculs.

"Entre la mer et l'Oise, en particulier à Bixschoote et à Merken, le 1er décembre, notre grosse artillerie a infligé de sérieuses pertes à 5 batteries allemandes et a fait sauter plusieurs caissons. Le même jour, à Wydendreft, nous avons détruit une section de mitrailleuses. Le 4 décembre, notre grosse artillerie a imposé silence à l'artillerie lourde allemande. Le 28 novembre, notre grosse artillerie a démoli plusieurs ponts de bateaux construits par l'ennemi près de Knacke et a détruit ses approvisionnements. Le 2 décembre, à Bixschoote, il y eut une série d'engagements du même genre.

"Près de Lens, le 27 novembre, nous avons bombardé avec succès plusieurs convois allemands, et, le 5 décembre, nous avons démoli les ouvrages de campagne de l'ennemi dans le voisinage de Roclincourt.

"Il est impossible de rendre compte de toutes les attaques repoussées par notre infanterie. Voici une liste des principaux engagements de cette nature, avec leur date et la localité où ils se sont produits.

"A Paschendaelle, le 27 novembre: à Bixschoote, le 30 novembre: à Paschendaelle, le 3 décembre: à Wydendreft, le 5 décembre: à Brodseinde (est d'Ypres), le 29 novembre. Dans ce dernier engagement, les Allemands déployèrent une grande énergie dans leur offensive. Une partie des assaillants furent tués sur les parapets même de nos tranchées; en face de l'une d'elles on ne compta pas moins de 150 cadavres.

"D'une extrémité à l'autre du secteur septentrional de notre front, notre infanterie a gagné du terrain.

"Dans la région de Streen Strante, le 29 novembre, nous avons avancé de 100 à 150 mètres près de Veldhoek et de 60 mètres à Swartelen. Le lendemain nous avancions de 150 mètres près de l'auberge de Kartneker, et, le 4 décembre, nous progressions de plus de 500 mètres dans la région de Langemark. Le 5 décembre, nous gagnions plus de 200 mètres dans la région d'Agny. A Mamety, le 1er décembre, nous avons avancé de 100 mètres, et notre avance du 4 décembre dans la région d'Audechy, d'Ovillers et de Fricourt s'est montée à 200 mètres.

"Plusieurs engagements d'infanterie vaient une mention spéciale. L'engagement qui eut pour résultat de nous mettre en possession de la maison du passeur sur le canal de l'Yser, a été particulièrement brillant. Plusieurs tranchées allemandes furent prises successivement. L'opération, dont ce brillant fait d'armes n'est qu'un épisode, fut une des plus laborieuses de toutes celles que nos troupes ont accomplies. Il s'agissait, en un mot, de chasser de la rive gauche de l'Yser les Allemands qui avaient réussi à s'y installer sur une longueur de 1,800 mètres. La principale difficulté provenait d'un marais impraticable qui borde le canal de l'Yser à ce point. Il en résultait que l'attaque ne pouvait s'effectuer qu'en suivant la rive du canal sur un front extrêmement étroit. De plus la rive droite du canal, sur laquelle l'ennemi était installé à une distance inférieure à 150 mètres, domine la rive gauche qui se trouvait par suite directement sous le feu des mitrailleuses.

"Un détachement, formé de 100 volontaires provenant des bataillons d'Afrique, livra l'assaut de la maison du passeur. Ces hommes, avaient de l'eau jusqu'à la ceinture et il tombait une pluie battante. Les Alemands déployèrent un courage admirable. Nos hommes furent obligés de tuer un officier et 15 soldat qui refusaient de se rendre. Dans la maison du passeur, qui est maintenant transformée en fortin, nous avons trouvé les cadavres de 2 officiers et de 3 hommes qui avaient été tués par les projectiles de nos obusiers; en outre 200 autres cadavres allemands gisaient ça et là au milieu des débris de leurs mitrailleuses.

"L'attaque du château et du parc de Vermelle n'a pas été moins remarquable. Deux détachements de cavalerie algérienne opérant à pied et armés de fusils et de baïonnettes, furent adjoints à trois compagnies d'infanterie pour accomplir cette opération. Dans la matinée du 1er décembre les forces allemandes, assaillies de tous côtés, s'enfuirent du parc s'efforçant de tenir bon dans les chambres du château. Le lendemain et le surlendemain toutes les contre-attaques de l'ennemi furent repoussées. Une de nos pièces d'artillerie s'avançant avec une audace inouïe, démolit plusieurs groupes de maisons qui abritaient les Allemands. Notre infanterie pendant ces journées, s'empara de plusieurs mitrailleuses et d'une grande quantité de fusils et de matériel de guerre de toute espèce.

"Plus au sud, une autre attaque, lancée sur le village de Fay, met mieux encore en lumière l'ardeur qui anime nos troupes, lors qu'elles entreprennent des opérations offensives. Le 28 novembre les troupes françaises atteignirent les réseaux de fil de fer barbelés des ouvrages ennemis et les coupèrent à l'aide de sécateurs. De suite elles se ertranchèrent sur le terrain ainsi gagné. Pendant toute la nuit, l'ennemi ne cessa de tirer dans notre direction. Néanmoins nos tirailleurs et nos sapeurs continuèrent la destruction des réseaux de fil de fer de l'ennemi, employant non seulement des sécateurs mais des bombes à la mélinite. Le 30 novembre, après avoir réussi à passer la première série de ces réseaux, ils se butèrent à une seconde série semblable. Les mitrailleuses et les grenades de l'ennemi causèrent à nos hommes des pertes importantes. Malgré cela, ils parvinrent à protéger le terrain conquis et à s'y maintenir, ce qui représentait une avance de 400 mètres.

"Il faut aussi faire mention des magnifiques combats d'infanterie qui ont eu lieu les 28 et 30 novembre au nord d'Ecurie. Dans la capture d'un système de tranchées remarquablement fortifiées, nos soldats firent preuve d'un courage et d'une ténacité au-dessus de tout éloge.

"De l'Oise à l'Argonne, la partie occidentale de ce secteur a été assez tranquille pendant la semaine qui s'est terminée le 5 décembre. Le 30 novembre, au nord du fort Condé, notre artillerie a dispersé certaines colonnes d'infanterie allemande. L'artillerie de l'ennemi a été peu active et nos troupes ont eu tout le temps de perfectionner leurs organisations défensives.

"En Champagne, notre artillerie a obtenu des succès marqués. Le 27 novembre, une de nos batteries de 75 millimètres a démoli une pièce de 105 millimètres allemande à l'ouest de Presles, tandis qu'au même moment notre grosse artillerie réduisait au silence les batteries ennemies dans la région de Rouge-Maison.

"Il est intéressant de noter que depuis que notre artillerie a fait preuve d'une grande activité sur cette partie du front, la moyenne des pertes journalières de notre infanterie est tombée de 100 à 20 hommes par jour.

"Le 29 novembre, nous avons détruit un caisson, six mitrailleuses et une batterie d'artillerie appartenant à l'ennemi, et, le même jour, nous avons réduit ses canons au silence à Blanc-Château. De plus, le 30 novembre, nous avons réduit au silence les pièces allemandes qui bombardaient Toissy.

"Le 1er décembre, nous avons détruit une batterie d'artillerie allemande sur le plateau de Craonne, et le lendemain nous avons démoli un abri et quelques mitrailleuses dans le voisinage de Vauclerc. Le 2 décembre et le lendemain nous avons fait sauter plusieurs dépôts de munitions; les 4 et 5 décembre, les canons ennemis qui bombardaient Reims ont été réduits au silence. De plus, nous avons bombardé quelques convois allemands dans le voisinage d'Ami-Fontaine et de Guiguicourt. D'une manière générale, l'artillerie allemande a répondu sans entrain. Le 2 décembre, l'ennemi s'est efforcé de faire sauter le pont de Berry-au-Bac à l'aide d'un bateau chargé d'explosifs; ce bateau fut arrêté et coulé avant qu'il put causer aucun dégât.

"Le seul succès obtenu par l'artillerie allemande dans cette région, a consisté en 2 ou 3 bombardements de la ville de Reims. Celui de ces bombardements qui a eu lieu le jour où les journalistes des puissances neutres visitaient cette ville, a été particulièrement violent.

"C'est dans le secteur qui s'étend depuis l'Argonne jusqu'aux Hauts-de-Meuse que l'ennemi a montré la plus grande activité. Voici une liste de ses attaques: 27 novembre, trois attaques au nord de Four-de-Paris; 28 novembre quatre attaques au même endroit; 1er décembre, une attaque à Fontaine-Madame: 2 décembre, deux attaques dans les bois de la Grurie et une attaque à Fontaine-Madame; 3 décembre, deux attaques dans les bois de la Grurie: 4 décembre, deux attaques au même endroit, une à Fontaine-Madame et deux dans les bois de Bollante: 5 décembre, une attaque à Fontaine-Madame et trois attaques, au son des tambours et des fifres, au nord de Four-de-Paris.

"Toutes ces attaques furent repoussées avec une grande vigueur. Dans les trois dernières les Allemands laissèrent sur le champ de bataille près de mille hommes tués ou blessés.

"Dans l'intervalle, notre infanterie ne s'était pas contentée de rester sur la défensive. Dans la région des bois de la Grurie, près des bois de Bollante et dans le voisinage de Fontaine-Madame nos troupes d'infanterie ont livré les attaques quotidiennes et fait des progrès quotidiens. Le 1er décembre, près de Saint-Hubert, notre infanterie a fait sauter, puis a occupé la position retranchée des Allemands. Le 4 décembre nos fantassins se sont emparés de plusieurs tranchées ennemies, ont fait un bon nombre de prisonniers et ont avancé de 150 mètres. L'état-major allemand a prétendu avoir obtenu un succès considérable le 1er décembre dans les bois de la Grurie. Le fait est qu'une tranchée française, qui avait été minée par les Allemands, a sauté. La compagnie qui l'occupait à ce moment-là a été presqu'entièrement anéantie, mais les compagnies voisines, à la suite d'un brillant combat corps à corps, réussirent à conserver leurs positions et nous pûmes rétablir notre ligne en établissant une nouvelle tranchée située à exactement 26 mètres en arrière de celle que l'ennemi avait détruite.

"De la Meuse à la frontière suisse, le long des Hauts-de-Meuse, le brouillard et de fortes pluies ont arrêté les opérations pendant une période de plusieurs jours. L'artillerie française, profitant des éclaircies, réduisit à plusieurs reprises au silence les canons ennemis. Le 3 décembre nos canons détruisirent une section de mitrailleuses et le lendemain bombardèrent un convoi ennemi. Le 5 décembre, ces mêmes canons réduisirent au silence une batterie allemande.

"Les rares attaques de l'infanterie allemande ont été repoussées, et, à plusieurs points différents, nous avons fait des progrès sensibles; en particuliers, le 2 décembre, à l'est de Vauquois; le 29 novembre, dans la région de Saint-Mihiel, où nous avons gagné 150 mètres; et le 5 décembre, dans la région de Varennes, où nous avons avancé de 550 mètres. De plus, nous avons aussi fait des progrès le 4 décembre sur la rive gauche de la Moselle, et, le 5 décembre, dans la forêt du Prêtre. L'artillerie de l'ennemi a bombardé tout particulièrement Saint-Remy et Les Eparges.

"Dans les Vosges et en Haute-Alsace, notre activité offensive nous a rendus maîtres de plusieurs positions importantes. La capture d'Aspach-le-Haut et de Haupt a été annoncée le 5 décembre. En outre, nous avons repoussé toutes les attaques allemandes dans la forêt de Hirtzrach.

"Le 2 décembre, nous avons pris possession, au sud du col du Bonhomme, du mont Tête-de-Faux, sur la crête duquel l'ennemi avait établi un poste d'observation d'artillerie; de ce point, il dominait toute la vallée supérieure de la Meurthe. Nos cavaliers s'emparèrent de cette position en deux heures, au prix de pertes très sérieuses. L'entrain qu'ils montrèrent pendant cette affaire fut magnifique. Les trompettes sonnèrent la charge et nos hommes s'élancèrent en chantant la "Marseillaise"; l'un d'eux portait un drapeau et le planta au sommet de la montagne.

"Au sud du Mont Tête-de-Faux, nous avons fait des progrès dans la direction de Grimaud.

"Au nord-ouest de Senones, près de La Mère-Henri, toutes les contre-attaques des Allemands ont été repoussées. C'est à ce point que nous avons gardé possession d'un blockaus situé à moins de 10 mètres des tranchées ennemies. Le sergent français et les quatre soldats qui y ont pris position sont ravitaillés par leurs camarades de la façon suivante: la mie de boules de pain est remplacée par de la viande ou des gourdes d'eau et à certains moments, ces projectiles alimentaires sont lancés par dessus les murs du blockhaus.

"L'entrain de nos troupes dans les Vosges est admirable."

Prévenir est sage.—Beaucoup de choses causent des malaises d'estomac et peu en sont indemnes. Dès les premiers symptômes de troubles d'estomac et du foie, on devrait essayer des Pilules Végétales de Parmelee; on constatera que les organes digestifs reprendront rapidement leurs fonctions normales. Les propriétés laxatives et sédatives sont mêlées de telel façon dans ces pilules qu'on ne saurait trouver une autre pilule aussi effective.

VICTOIRE RUSSE

L'aile droite allemande est menacée

Pétrograde, 10 (dépêche retardée dans la transmission).—Le communiqué officiel publié ce soir par l'état-major dit:

"Les engagements qui ont continué à se livrer, dans la région de Przasnysz et Ciechanow (est de la frontière de la Prusse orientale et de Mlawa), n'ont pas encore cessé.

"Dans la bataille qui a eu lieu dans la région de Piotrkow, nous avons remporté que des succès partiels.

"La bataille qui a commencé le 5 décembre, au sud-est de Cracovie, dans la région de Wieliczka près de la rivière Derinty, continue à notre avantage.

"Après avoir réussi, grâce au courage de nos troupes, à traverser la Dounaets, rivière située dans les environs de Nowy Sandec, malgré la vive opposition de l'ennemi, nos troupes de renfort ont continué de prendre l'offensive et ont infligé une sérieuse défaite aux troupes allemandes qui étaient massées dans la vallée de Lososzyna.

"Nos troupes, qui poursuivent l'aile droite allemande, ont réussi à la tourner.

"Le 21e corps d'armée allemand, amené ici de Belgique, a ouvert le feu avec une batterie automobile placée en première ligne, dont une partie a été mise hors de service et l'autre partie a été mise en fuite, sans avoir pu envoyer aucun projectile.

"Après cela, nous avons réussi à détruire plusieurs pièces de grosse artillerie, avons obligé cinq pièces de campagne à cesser le feu et nous sommes emparés de plusieurs canons.

"Les prisonniers allemands affirment que leurs régiments ont éprouvé des pertes énormes, certaines compagnies ayant été réduites à quarante hommes.

"Nous continuons à prendre l'offensive.

"Le matin du 7 décembre, le croiseur turc "Breslau" a été aperçu dans les environs de Sébastopol. Nos croiseurs et nos hydroaeroplanes se sont mis à sa poursuite, mais, avant qu'ils aient pu l'attaquer, le "Breslau" avait déjà pris le large."

* * *

Pétrograde, 10.—L'évacuation de Lodz (Pologne russe) par les troupes russes est confirmée par un communiqué semi officiel publié aujourd'hui, bien qu'il ait soin d'ajouter que les Russes n'ont pas perdu un soldat quand ils ont abandonné cette position.

* * *

Paris, 10.—Le communiqué officiel de cet après-midi, parlant les opérations russes, dit:

"Les attaques obstinées des Allemands, le long de notre front s'étendant d'Ilow à Lowicz et de Strykow à Lodz, et aussi le long de la ligne courant du nord au sud, sur une étendue de seize kilomètres jusqu'à l'ouest de Piotrkow, ont été repoussées.

"Cependant, en raison de la position dangereuse exposée où se trouve la ville de Lodz, les Russes ont jugé prudent d'évacuer la ville.

"En Galicie, les Autrichiens, qui semblent avoir reçu des troupes de renfort allemandes, ont repris l'offensive dans la région de Neu Sandeo, au sud-est de Cracovie, contre l'aile gauche russe.

"Les Serbes font des progrès dans les vallées supérieures de la Moravie occidentale et sur la rive gauche de la rivière Ljid.

"Ils se sont emparés des hauteurs de Meljen, faisant de nombreux prisonniers et enlevant des canons à l'ennemi.

"Dans la région de Kosmaj, les Serbes sont en contact avec les troupes autrichiennes."

* * *

Pétrograde, 10.—Hier, l'attaque par les Allemands de la ville de Lowicz, point situé à l'ouest de Varsovie, a été dirigée sans égard aux conséquences qu'elles pourraient avoir et, suivant un rapport communiqué à Pétrograde, les Allemands auraient éprouvé des pertes énormes.

La méthode employée par les Allemands, qui avaient placé une colonne après l'autre, en rangs serrés, les hommes marchant ainsi épaule contre épaule, montrait assez qu'ils étaient résolus à s'emparer de cette position, qui se trouve sur la route menant en droite ligne à Varsovie et plus près de cette ville qu'aucun autre centre de combat sur le front partant de Lodz.

Malgré le feu meurtrier des Russes, l'infanterie allemande est restée dans les tranchées peu profondes que les soldats avaient creusées à l'aide de leurs baïonnettes et de leurs mains, à deux cents mètres des retranchements russes, et a placé son artillerie à 400 mètres des positions russes.

L'organe officiel "Army messenger" déclare qu'hier, alors que les Allemands, partis de Lask, avançaient en rangs serrés, ils attaquèrent Pabianitzi, ville située à quinze kilomètres de Lodz, et forcèrent les Russes à se retirer mais, à la tombée de la nuit, les Russes arrêtèrent l'avance des Allemands et leur infligèrent des pertes sérieuses, en se servant continuellement de leurs automobiles blindées, sur la grande route de Lask à Pabianotzi.

Zdunska Woia, Lask et Pabianitzi marquent les étapes successives de l'avance tentée par les Allemands sur Varsovie.

Le mouvement enveloppant des Russes sur Varsovie continue lentement, mais avec succès, comme on l'a appris à Pétrograde.

Le centre des opérations a été déplacé et se trouve maintenant au sud-ouest des premiers contreforts des Carpathes, sur l'aile gauche du front russe qui s'étend de Velitchka, à 10 kilomètres de Cracovie, sur la ligne extérieure des forts de Cracovie, jusqu'à Neu Sandet, point situé à 100 kilomètres de Cracovie.

Ici, l'aile droite austro-allemande essaie de réaliser un mouvement tournant, renforcée qu'elle est par les troupes allemandes envoyées de Belgique.

LA GUERRE A L'ALLEMANDE

Le carnet de route d'un instituteur allemand.

Presque tous les soldats allemands tiennent un journal de campagne, aussi, depuis le début de la guerre, avons-nous mis la main sur un nombre incroyable de "documents" de ce genre. La grande majorité, d'ailleurs, sont complètement dépourvus d'intérêt, leurs auteurs se bornant à citer les noms des gîtes occupés ou à mentionner de menus faits d'ordre culinaire.

C'est donc une bonne fortune quand, par hasard, on tombe sur le carnet de route d'un être à peu près cultivé, tel que le "gefreite" reserviste Toffal, en son vivant maître d'école à Bad-Lippspringe (Westphalie), Josefstrasse, numéro 6, et devenu sous-officier le 1er octobre.

Appelé sous les drapeaux à Gnesen, le 29 juillet, il constate que partout, "l'opinion est très favorable à la guerre. Tout le monde s'accorde à reconnaître que la Russie seule est responsable des événements." A la date du 2 août, il note que "tout le monde reproche à la mobilisation allemande sa trop grande lenteur".

Embarqué en chemin de fer à Gnesen le 9 août, le 49e d'infanterie auquel appartient l'auteur, passe par Santer, Krenz, Berlin, Brême, Osnabrück, Munster, Krefeld, München-Gladbach et vient débarquer dans la nuit du 11 au 12 à Rheydt. "Tous les soldats s'étonnent, dit-il, de l'accueil empressé que leur font les habitants."

En route à destination d'Erkelens, il observe que la mobilisation a lieu sans le moindre bruit.

On entend dans le lointain une violente canonnade, puis, tout-à-coup, retentissent des hourras frénétiques poussés par les éléments les plus avancés de la colonne, auxquels vient d'être notifiée la prise de Liége et de deux de ses forts. On annonce même que Namur s'est rendue.

Sur le passage des troupes, quelques habitants arborent à leurs fenêtres des drapeaux blancs. Dans beaucoup de maisons, les fenêtres et les volets sont fermés.

Les personnes que l'on rencontre sont endimanchées et semblent revenir du service religieux; la plupart ont un livre de prières à la main.

* * *

Le lundi 17 août, Tofall constate que "dans la plupart des villages les habitants se sont sauvés, abandonnant leurs maisons et leur bétail. Tout le vin que l'on a trouvé a été bu consciencieusement: les cigares, etc., etc. (sic) ont éprouvé un sort analogue. Quant aux poules, elles ont suivi leur destinée et sont entrées comme aspirants (sic) dans nos marmites. Hier, j'ai mangé une soupe comme je n'en mangerai plus jamais: elle avait été faite avec une trentaine de poules, de canards et d'oies."

Mardi 18, le régiment passe dans un village dont les habitants "parlent un allemand infernal". Ils sont restés chez eux, tandis que leurs concitoyens de langue française se sont enfuis. Ces derniers, au dire de Tofall, n'ont pas la conscience nette. On leur reproche d'avoir tiré sur les troupes allemandes. "Ce sont de purs "franktireurs", déclare-t-il.

A Visé, l'on a réuni tous les Belges que l'on a pu trouver et l'on en a fusillé un sur trois, puis on a mis le feu à la ville, "parce que la population avait tiré sur le général von Schmettau, notre commandant de brigade. Dès l'instant qu'il faut perdre la vie d'une façon aussi barbare, conclut Tofall, mieux vaut ne pas laisser pierre sur pierre dans de pareilles localités et massacrer indistinctement innocents et coupables" (sic).

C'est un instituteur, ne l'oublions pas, qui tient ce langage. Comment s'étonner après cela que ses anciens élèves saccagent, brûlent et massacrent tout sur leur passage?

A partir du 21 août, le mouvement en avant des troupes allemandes prend les allures d'une course. En effet, de Bilsen à Valenciennes, en passant par Louvain, Bruxelles, Braine-le-Comte et Mons, elles ne mettent que six jours. Ceci représente une marche journalière moyenne de plus de trente kilomètres; aussi les traînards abondent-ils et parmi eux figure notre maître d'école.

En sortant de Cateau, le 28 août, le 49e croise une colonne de 1,200 prisonniers, la plupart anglais. "Ils sont beaucoup mieux habillés et équipés que les soldats français et d'apparence infiniment plus robuste que ces derniers." Suivant Tofall ces Anglais ne se doutaient aucunement, au départ, qu'ils allaient se battre contre les Allemands. "On ne leur a dit la vérité qu'au moment de leur débarquement en France." C'est exactement ce que l'on a dit à certains éléments de troupes allemandes qui, eux, ont pu le croire…

A partir de Cateau, le 49e exécute une suite ininterrompue de fortes marches en zigzag, qui l'amène à Cambrai, Gouzaucourt, Péronne, Marchelepot, Roye, Verberie, Villers-Cotterets, Ivors, Compiègne, Soissons, Clamecy, petite localité à 7 kilomètres de Soissons. Aux environs de cette localité, il prend part à un engagement où sa compagnie perd beaucoup de monde. A Noyon, Tofall rencontre son "collègue" Gerbracht, lequel est employé en qualité d'interprète au commandement d'étapes. Ce jour-là (21 septembre), il apprend la mort de deux de ses amis: Licke et Borghoff.

La journée du lendemain vaut une foule d'émotions à l'auteur. Chef d'un poste d'observation, à Avricourt, il s'est installé à la maison d'école (l'habitude). A peine a-t-il pris ses dispositions pour y mener une existence confortable, qu'un obus français enlève une partie du toit; un deuxième démolit un angle du bâtiment et un troisième vient éclater au milieu de la salle, tuant un homme et en blessant plusieurs. "C'est désagréable", pense Tofall.

Le 25, le tir de l'artillerie française devient de plus en plus gênant. "Il faut s'enterrer. Cela va mal; il fait froid et sombre, et le sol est très dur. Le 26, nous passons toute la journée dans la tranchée, subissant un feu d'artillerie effroyable, qui se prolonge jusqu'au milieu de la nuit. Les 27, 28 et 29, continuation de cette canonnade épouvantable. Elle ne nous cause pas de pertes sérieuses."

Le journal de Tofall s'arrête au 2 octobre, au lendemain du jour où il a fêté sa promotion au grade de sous-officier. Bad-Lippspringe ne reverra plus son instituteur.

Département des patrons



Ce joli et simple costume comprend une blouse avec profondes coutures à l'épaule et un collet quelque peu ouvert. Les manches sont étroites et peuvent être longues ou courtes. La jupe est en quatre morceaux et ferme sur le devant. Elle va très bien aux contours du corps. Les bords libres de la blouse et de la jupe sont finis en soutache ou d'un autre matériel.

Le patron No 6,873 est pour mesures de buste de 34 à 44 pouces. La grandeur moyenne demande 3¾ verges d'un tissu de 44 pouces de large avec ⅜ de verge en plus pour les bandes et ½ verge d'un tissu de 27 pouces pour la bordure.

Ce patron peut être obtenu en envoyant dix sous au bureau de ce journal.



Ce joli vêtement est taillé en un morceau des épaules à la section en forme de peplum. Le col est ouvert et orné d'un large collet, carré sur le devant, mais formant une pointe dans le dos. Les manches peuvent être étroites ou amples. Elles peuvent encore être longues ou courtes, finies avec une manchette ou une bande unie.

Le patron No 6,886 est pour mesures de buste de 34 à 44 pouces. La grandeur moyenne demande 3 verges d'un tissu de 36 pouces et ¾ de verge d'un autre tissu de 27 pouces pour la bordure, 3⅛ verges d'insertion et 1⅝ verge de ruban.

Ce patron peut être obtenu en envoyant dix sous au bureau de ce journal.

NOTRE COUPON.

Département des patrons, La Liberté B. P. 3151—

Veuillez trouver ci-inclus .... sous en retour desquels vous m'enverrez:

No............ Grandeur..........

Nom ....

Rue No. ....

Ville ....

Province ....

Note.—Un délai d'au moins dix jours doit nous être accordé pour l'expédition du patron.

CROISEURS ALLEMANDS COULES

Les croiseurs "Scharnhorst", "Gneisenau" et "Leipzig" sont coulés par une escadre anglaise dans l'Atlantique

Londres, 9.—On annonce officiellement aujourd'hui que les croiseurs allemands "Scharnhorst", "Gneisenau" et "Leipzig" ont été coulés dans l'Atlantique.

* * *

Le rapport officiel suivant a été publié par le bureau des informations:

"Le 8 décembre, à 7 h. 30 du matin, les croiseurs allemands "Scharnhorst", "Gneisenau", "Nurnberg", "Leipzig" et "Dresden" ont été signalés près des îles Falkland par une escadre anglaise, commandée par le vice-amiral sir Frederick Sturdee.

"Un combat s'engagea au cours duquel le "Scharnhorst", portant le pavillon de l'amiral von Spee, le "Gneisenau" et le "Leipzig" ont été coulés. Le "Dresden" et le "Nurnberg" se sont enfuis durant l'action et ont été poursuivis.

"Deux charbonniers ont été capturés.

"Le vice-amiral Sir Frederick Sturdee annonce que les pertes anglaises sont minimes.

"Plusieurs survivants ont été sauvés du "Gneisenau" et du "Leipzig".

* * *

Le rapport parle de quelques survivants des croiseurs "Gneisenau" et "Leipzig", mais on ne dit pas si les membres de l'équipage du croiseur "Scharnhorst" sur lequel flottait le pavillon de l'amiral allemand ont été sauvés, et l'on présume que le comte von Spee, ses officiers et les hommes de l'équipage ont été noyés au cours du combat.

Les pertes anglaises ont été peu importantes, mais en raison du fait que l'escadre anglaise était commandée par le vice-amiral Sturdee, il n'est permis de donner sur cette bataille navale aucune information et les journaux sont priés de ne tirer à ce sujet aucune conjecture.

Un grand enthousiasme a régné aujourd'hui à Londres au sujet de cette victoire et l'impression générale est qu'elle sera complète, car l'amirauté n'en verra pas des bateaux qui ne soient pas à même de poursuivre le "Dresden" et le "Nurnberg" qui ont une vitesse de 24 et 23 noeuds, vitesse qui doit se trouver bien réduite après leur long service. Ils ont, du reste, un désavantage marqué en raison du peu de charbon qu'ils peuvent transporter.

L'escadre anglaise qui a livré combat aux Allemands a quitté l'Angleterre sans que personne ne le sache, et on croyait généralement que le vice-amiral Sturdee se trouvait encore dans la mer du Nord, lorsque son nom a été mentionné.

Le fait qu'il a été relevé de son poste de chef de l'état-major indique la détermination de débarrasser la Pacifique et le sud de l'Atlantique de tous les bateaux de guerre allemands, et on pense que le commandant anglais est à la tête d'une formidable escadre.

"En plus du "Dresden" et du "Nurnberg", il ne reste plus qu'un navire de guerre allemand —le "Karlsruhe"— dans ces parages, ainsi que peut-être un ou deux paquebots armés, que les alliés n'ont pas encore découverts.

Le "Scharnhorst" et le "Gneisenau" portent chacun un équipage de 765 hommes, le "Leipzig" 286, le "Nurnberg" 322 et le "Dresden" 261.

Les pertes allemandes totales sont estimées à près de 2,000 hommes, quoiqu'on ne connaisse pas encore les pertes du "Dresden" et du "Nurnberg".

Ce sont les bateaux précités, faisant partie de la flotte allemande, qui ont coulé le "Good-Hope" et le "Monmouth", appartenant à la flotte anglaise et commandés par l'amiral Cradock, au large des côtes du Chili, il y a quelques semaines, et c'est dans cet engagement que l'amiral Cradock a été tué.

Le "Gneisenau" était un croiseur armé construit en 1908. Il avait un déplacement de 11,420 tonnes. Son équipage était composé de 764 hommes; il possédait une vitesse de 23,8 noeuds. Il était armé de huit canons de 20 centimètres, de six de 15 et de vingt de 8, en plus de quatorze canons de calibre inférieur aux précédents. "Le Gneisenau" avait également quatre tubes lance-torpilles.

Le "Leipzig" était un croiseur de troisième classe construit en 1906, ayant un déplacement de 3,200 tonnes. Il avait coûté 6,362,500 francs et avait à bord 302 hommes d'équipage. Sa vitesse était de 23 noeuds. Son armement consistait en dix canons de 10 centimètres et en quatorze mitrailleuses.

Le "Scharnhorst" était un croiseur armé, achevé en 1908, d'un déplacement de 11,420 tonnes et d'une vitesse de 22.5 noeuds. Son équipage comprenait 764 hommes, et il avait à bord huit canons de 20 centimètres, six de 15 et vingt de 8 et quatorze de calibre plus petit.

AUTOUR DE PERVYSE

Une attaque allemande repoussée par les Belges

Londres, 11.—Le "Daily Chronicle" publie la dépêche suivante à son correspondant de Dunkerque:

"Ce matin, avant l'aube, les Allemands ont tenté une autre attaque désespérée des lignes belges au sud-est de Ramscapelle, près de Pervyse, au moyen de canots automobiles blindés. Trois canots de ce genre, de grande dimension, munis de puissants projecteurs se sont approchés moins de 200 mètres des avant-postes belges. Ils remorquaient des radeaux sur chacun desquels avaient pris place de cinquante à soixante hommes. Des mitrailleuses se trouvaient aussi placées sur les canots et les radeaux. Le bruit des moteurs vint tout d'abord avertir les Belges que quelque chose d'anormal se préparait. L'alarme fut donnée de suite, et les Belges ouvrirent le feu dans la direction d'où venait le bruit des machines. Immédiatement les projecteurs allemands cherchèrent à découvrir les positions occupées par les Belges, et les mitrailleuses placées sur les radeaux commencèrent à ouvrir sur eux un feu nourri.

"Les Allemands eurent d'abord l'avantage. L'éclat éblouissant de leurs projecteurs électriques aveuglèrent les Belges qui ne pouvaient pas arriver à régler leur tir d'une façon précise.

"Les balles qui atteignirent les canots-automobiles ne produisirent que des dégâts insignifiants sur leurs côtés blindés. Les Allemands avançaient toujours et se préparaient à débarquer et à fondre sur les Belges, quand ces derniers réussirent à faire conduire sur les lieux l'un de leurs projecteurs, qui fut amené à la hâte de l'endroit où il se trouvait, à environ un kilomètre en arrière des lignes belges.

"La position exacte des canots-automobiles allemands put alors être établie plus facilement, et les artilleurs belges purent alors régler leur tir avec plus de précision.

"Cette bataille de projecteurs fit rage pendant quelque temps et alors que ces immenses rayons blancs tombaient sur les deux forces ennemies un tableau fantastique s'offrait aux regards.

"Peu à peu les Allemands furent repoussés. Ceux qui étaient restés sur les radeaux furent dans l'impossibilité de débarquer, et se serrant les uns contre les autres; ils devinrent pour les canons belges un point de mire excellent. Un projectile tiré avec adresse, vint mettre hors de service un des projecteurs allemands, et dans la confusion qui suivit, les hommes qui se trouvaient sur le radeau attaché au canot sur lequel était installé ce projecteur, furent précipités dans l'eau. Ils nagèrent dans la direction des lignes belges et se constituèrent prisonniers.

"Un des canots-automobiles s'éloigna alors et un débarquement fut tenté à quelques centaines de mètres sur la droite où le combat continuait.

"Dans l'eau jusqu'aux genoux les Allemands s'abritèrent derrière leur bateau. Les Belges de leur côté avancèrent dans l'eau et une lutte acharnée eut lieu pour s'emparer du bateau.

"Après des efforts inouïs les Allemands réussirent à mettre tous leurs hommes hors de danger, et s'éloignèrent.

"Le troisième et dernier canot-automobile continua à envoyer sur les Belges un feu nourri, et les choses auraient pu mal tourner si les quelques Belges qui défendaient la ligne n'avaient pas eu à leur disposition un canon français de 75 millimètres.

"Quand le premier obus éclata dans l'eau, les trois canots-automobiles prirent immédiatement le large et disparurent sans tarder.

"Deux d'entre eux ont été fortement endommagés, et paraissaient être sur le point de couler. Le troisième n'a reçu que des dégâts insignifiants.

LE GARDE-MANGER DE L'ALLEMAGNE

Il n'est pas si bien rempli que les Allemands cherchent à le faire croire

Londres, 11.—Le "Daily Mail" publie ce qui suit:

"Quoique l'Allemagne déclare sans cesse au monde extérieur que la guerre n'a pas mis et ne peut pas mettre en péril ses approvisionnements en denrées alimentaires, le ministre du commerce de Prusse a préparé une remarquable proclamation adjurant la nation de pratiquer une économie spartiafe dans la préparation et l'usage des aliments.

"Les gouverneurs des provinces ont reçu des instructions leur enjoignant de donner à cette proclamation toute la publicité possible, y compris l'affichage sur les tableaux officiels, dans les salles d'attente, les palais de justice, les écoles, les salles de distribution de vivres, les usines et les bureaux, en résumé, partout où le public passe.

"Cette proclamation, sous le titre: "L'Allemagne isolée fait face à un monde d'ennemis qui cherchent à la détruire", est ainsi conçue:

"Nos ennemis ne réussiront pas à vaincre nos glorieuses troupes, mais ils cherchent à nous affamer comme une forteresse assiégée. En cela aussi ils échoueront, parce que nous avons assez de farine pour nourrir la population jusqu'à la moisson prochaine, mais:

"1. Il ne faut rien laisser perdre.

"2. Les denrées qui servent à faire le pain ne doivent pas être données en nourriture aux animaux.

"3. A partir d'à présent, soyez économe de votre pain, afin de confondre les espoirs de nos ennemis.

"4. Respectez le pain quotidien, afin d'en avoir toujours, aussi longtemps que durera la guerre.

"5. Enseignez ces maximes à vos enfants.

"6. Ne faites pas fi même d'un simple morceau de pain sous prétexte qu'il est rassis.

"7. Ne coupez pas une seule tranche de pain en plus de la quantité que vous voulez manger. Pensez toujours à nos soldats en campagne qui, souvent, en quelque dangereuse position avancée, se réjouiraient d'avoir le pain que vous avez gaspillé.

"8. Mangez du pain de guerre (Kriegsbrod), il est reconnaissable à la lettre K qui y est marquée. Il est aussi satisfaisant et aussi nourrissant qu'aucun autre. Si tous mangent de ce pain, nous n'aurons pas à nous demander anxieusement si nous en aurons toujours.

"9. Quiconque épluche des pommes de terre avant de les faire cuire en gaspille une grande partie. Faites cuire vos pommes de terre en robe de chambre, vous sauverez de la nourriture.

"10. Les déchets de pommes de terre, de viande, de légumes, etc., dont vous ne pouvez vous servir, ne les jetez pas; mais mettez-les de côté comme nourriture pour le bétail. Les fermiers seront heureux de venir chercher tous ces détritus."

LES OPERATIONS RUSSES

Elles se poursuivent favorablement en Galicie

Pétrograde, 11.—L'état-major général russe a publié, cette nuit, le compte rendu officiel du combat sur les différents points, il dit:

"Dans la région de Mlawa, le 8 décembre, la bataille a pris un caractère moins violent.

"Sur la rive gauche de la Vistule, dans la soirée du 7 décembre, les Allemands, grâce aux ténèbres, ont commencé un mouvement offensif tout le long du front de Ilow (ouest de Varsovie) à Glowno (sud-ouest de Varsovie.) Le mouvement a été surtout remarquable par son opiniâtreté. L'attaque a été répétée plusieurs fois, les Allemands avançant en colonnes compactes.

"Aidé par nos projecteurs, cependant, le feu de notre artillerie a décimé l'ennemi, qui a été repoussé sur tous les points. Les attaques de l'ennemi ont cessé immédiatement dès le lever de la lune.

"Le jour suivant un combat désespéré sur la ligne Lowicz-Ilow a recommencé mais sans succès pour l'ennemi.

"Dans la région de Piotrkow, la situation n'a pas changé.

"Le combat au sud de Cracovie a continué avec ténacité, présentant alternativement des mouvements offensifs et défensifs. Les Allemands ont essayé par deux fois de briser notre ligne de bataille; mais à chaque tentative ils ont été repoussés avec de grandes pertes.

"Sur la mer Noire, le 8 décembre, la situation des navires de l'ennemi n'a pas été révélée."

* * *

Paris, 11.—Le critique militaire du "Temps" indique que les Allemands semblent avoir sur le front, dans le district de Lodz, beaucoup plus de corps d'armée qu'on ne le croit.

"Nous n'avons aucun moyen de connaître le nombre exact de ces corps d'armée, dit-il. Nous nous demandons seulement d'où ils viennent. Le mouvement de ces corps d'armée allemands de l'ouest à l'est a été annoncé il y a plusieurs jours, et il peut être véridique.

"Le moment semble venu maintenant de vérifier le nombre d'hommes qui sont dans les tranchées, ainsi que ceux qui sont derrière, et qui font face à nos troupes.

"La supériorité de notre offensive est évidente. Les avantages de notre grosse artillerie nous donnent certainement la facilité de découvrir les forces des ennemis sans cependant risquer la vie de trop de soldats."

DANS LES TRANCHEES

Récit d'un témoin oculaire

Londres, 10.—Le colonel Swinton, dans un article intitulé "Témoin oculaire", décrit le combat dans les tranchées, si rapprochées les unes des autres, que les Allemands emploient des grenades à main. Ce récit, daté du 29 novembre, dit:

"Le bruit de la canonnade a diminué et on reste des heures sans rien entendre; on se croirait presque en état de paix. Les Allemands cherchent à progresser par un siège plus lent, en creusant des tranchées dirigées vers celles des alliés.

Le système de terrassement est compliqué. Des perforeuses spéciales sont employées. On fait sauter la dernière portion creusée et ensuite ceux qui doivent donner l'assaut, font pleuvoir sur nos tranchées des grenades à main. L'artillerie est incapable de tirer, les combattants se trouvant trop rapprochés les uns des autres. Les combats de ce genre sont donc extrêmement meurtriers."

Ce système de combat, ainsi que le décrit le colonel Swinton, signifie que les Allemands cherchent à se rapprocher des tranchées des alliés en faisant des galeries sous terre, puis il continue.

"Les trois derniers jours ont été les plus tranquilles que nous avons vus depuis quelques semaines. Les Allemands ont avancé seulement sur un point, situé au nord de la Lys, où se trouvaient des troupes indiennes.

"Il est certain que les Allemands emploient des civils pour creuser les tranchées. Les officiers allemands qui ont été faits prisonniers, admettent que leur stratégie n'a pas réussi; ils sont très sombres, mais il n'y a aucun signe de découragement parmi les troupes."

LE KAISER APPELLE SES DERNIERES RESERVES

La landsturm doit entrer en service le 20 décembre

Londres, 9.—Le "London Daily News" reçoit de son correspondant de Copenhague la dépêche suivante: L'Allemagne trouve que les événements sur le front oriental se déroulent d'une façon trop rapide. L'état-major général considère la situation si sérieuse sur l'entier champ de bataille qu'il a été décidé d'appeler plus d'hommes encore sous les drapeaux. Un ordre du Kaiser a donc été placardé dans toutes les villes de l'Allemagne annonçant que la deuxième portion de la landsturm doit être prête pour prendre du service actif le 29 courant.

Pour calmer l'abattement l'état-major général fait tout en son pouvoir pour conserver le titre de héros accordé au général von Hindenburg. Les autorités de Zarzbe en Silésie ont décidé à l'unanimité de changer le nom de leur ville en celui de Hindenburg et ils ont obtenu du général son consentement par dépêche.

LA FRANCE RESPECTE SES TRAITES

Elle n'envoie même pas de blessés dans la zone de protection suisse

Paris, 12.—Bien que la France soit en guerre depuis quatre mois, dit "l'Excelsior", il y a une partie de la France qui est restée neutre et paisible. Elle est située sur les bords de la Suisse et comprend le département de la Haute-Savoie, qui a pour villes principales Saint-Julien, Bonneville et Thonon, située près d'Evian-les-Bains, ville d'eau très à la mode et bien connue des étrangers.

En vertu du traité de Vienne, datant de 1815, et qui n'a pas été abrogé, cet arrondissement bien que placé sous la juridiction française, forme une zone de protection suisse, où la France doit maintenir une police mais n'avoir aucun soldat et aucune place forte.

Cet ancien traité est observé d'une manière si ponctuelle que la France s'est abstenue d'envoyer des blessés dans les hôtels d'Evian, qui sont vides actuellement, et seraient fort utiles, vu leur proximité de la frontière, où certaines des plus terribles batailles de cette guerre continuent à se livrer chaque jour.

"L'Excelsior" conclut:

"La France néanmoins respecte ses traités bien que celui-ci ait été signé par le traître Talleyrand, le conspirateur".

LE DESASTRE NAVAL ALLEMAND

Le "Nürnberg" est coulé par l'escadre anglaise de l'amiral Sturdee

Londres, 10.—Le Bureau officiel de la presse annonce, cet après-midi, que le croiseur allemand "Nurnberg", un des navires de guerre qui avait échappé aux Anglais pendant le combat du 8 décembre, a été coulé.

Le compte rendu est le suivant:

"Le vice-amiral Sir Frédéric Doveton Sturdee a envoyé un télégramme disant que le "Nurnberg" a été coulé également, le 8 décembre et qu'il continue les recherches au sujet du "Dresden".

"Le combat a duré cinq heures avec quelques intervalles. Le "Scharnhorst" a coulé au bout de trois heures et le "Gneisenau", deux heures plus tard. Les croiseurs légers de l'ennemi ont été dispersés et poursuivis par nos croiseurs et nos croiseurs légers. "Aucune perte de navires anglais n'a été annoncée".

Le "Nurnberg" avait un déplacement de 3,450 tonnes et un équipage de 295 hommes. Sa longueur, à la ligne de flottaison était de 108 mètres et sa largeur de 14 mètres. Il portait dix canons de 105 mm., huit de petit calibre et deux tubes lance-torpilles.

Cette annonce du "Nurnberg" coulé, laisse maintenant le croiseur "Dresden" seul des cinq navires de guerre composant l'escadre allemande. Les dernières nouvelles connues au sujet du "Dresden", du même type que le fameux croiseur "Emden", étaient qu'il fuyait et que les navires anglais étaient à sa poursuite.

* * *

Buenos-Ayres, 10.—Le croiseur allemand "Dresden", le seul navire de guerre de l'escadre de l'amiral comte von Spee, qui se soit échappé après la bataille contre l'escadre anglaise commandée par l'amiral Sir Frédéric Sturdee, a été acculé dans le détroit de Magellan, d'après des nouvelles obtennes de personnes bien informées.

La division navale commandée par l'amiral Sturdee comprend neuf navires de guerre, notamment les croiseurs cuirassés anglais "Lion" et "Indefatigable".

On annonce aussi que le croiseur auxiliaire "Prince-Eitel" croise dans l'Atlantique et qu'il a à bord 1,500 soldats allemands.

L'ITALIE ET LA GUERRE

Son entrée dans le conflit aux côtés des alliés ne semble pas éloignée

Paris, 9.—D'après une information reçue ici, l'entrée de l'Italie dans le conflit, avec les alliés, ne semble pas éloignée.

Cette nouvelle n'est pas officielle mais provient d'une source digne de foi

Il est évident que l'opinion publique italienne a beaucoup gagné en faveur des alliés, mais de plus, le nouveau gouvernement italien incline à suivre cette direction de l'opinion publique en Italie.

Aucune déclaration définitive ne peut être faite maintenant, mais on considère ici que, dans le discours du président du conseil M. Salandra, prononcé au parlement hier, le passage relatif aux aspirations de l'Italie, est particulièrement significatif.

Maurice Maeterlinck, l'auteur belge, écrit au "Figaro", que la police de Milan lui a interdit, comme cela avait été annoncé, de prononcer un discours à la Scala.

Ce discours devait être fait au cours d'une représentantion donnée au profit des Belges; mais la police a craint de graves désordres dans la rue. Une foule en faveur des Belges était assemblée devant la Scala et se préparait à faire une manifestation pour forcer la main du gouvernement et amener si possible une déclaration de guerre contre l'Autriche et l'Allemagne.

M. Maeterlinck, dit que les Italiens protestèrent d'une façon si énergique contre l'action de la police, en l'empêchant de prononcer son discours, qu'il a obtenu la permission de parler dans un petit théâtre, la nuit suivante. L'écrivain belge conclut:

"La France ne connait pas l'état des sentiments du peuple italien. Si ce dernier n'était pas maintenu par le gouvernement d'une façon énergique, la guerre serait déclarée demain. L'ardeur et l'enthousiasme pour la guerre sont magnifiques."

QUARANTE-QUATRE ANS AFRES

La Russe reprend aux Allemands un drapeau de pompiers pris aux Français en 1870

Paris, 11.—L'empereur de Russie a rendu à la France un drapeau qui depuis la guerre de 1870 etait resté entre les mains des Allemands, et qui a été repris récemment par les Russes, au moment où ils ont envahi la Prusse orientale. L'annonce officielle publiée à cet effet est ainsi conçue:

"Par ordre de l'empereur Nicolas, un drapeau français qui en 1870 avait été pris aux pompiers de Tranes, a été remis à l'ambassade française à Pétrograde.

"Le drapeau a été trouvé par les Russes au mess des officiers du 11e dragons prussien, en garnison à Lyck, Prusse orientale.

DANS L'ATLANTIQUE

L'escadre allemande se dirigerait vers les côtes de l'Afrique

Buenos-Ayres, 10.—On tient de source certaine à Buenos-Ayres que la flotte allemande se trouvant inférieure en nombre, a quitté les eaux sud-américaines pour se rendre dans le sud de l'Afrique.

Le rapport ajoute que les navires anglais étaient plus nombreux que, les navires allemands, et que les navires de guerre japonais arrivaient dans les mêmes parages venant du Pacifique.

Les Allemands disent que l'Angleterre a tout fait pour influencer le Japon et que ce n'est qu'à regret que le gouvernement du mikado a cédé et a envoyé une escadre dans le sud de l'Atlantique.

L'OFFENSIVE SERBE

La défaite des Autrichiens est confirmée

Nish, 11.—La victoire remportée par les Serbes le 5 décembre sur le front nord, est confirmée de la manière suivante dans un rapport officiel serbe, publié aujourd'hui:

"L'ennemi a été anéanti et s'est retiré en désordre.

"Alors que nous étions à sa poursuite, nous avons fait prisonniers 6 officiers et 1,810 hommes et nous nous sommes emparés de deux howitzers, de neuf canons, de plusieurs ambulances, d'un grand nombre de fusils et d'un matériel télégraphique fort important."

LES SOUS-MARINS ALLEMANDS

Comment le "U-21" échappa aux torpilleurs français

Bordeaux, 9.—Le sous-marin allemand "U-21", qui a récemment torpillé, au large du Havre, les vapeurs "Malchite" et "Primo", a démontré la possibilité d'employer les sous-marins comme destructeurs de navires de commerce, dit un avis du ministère de la marine publié aujourd'hui.

Activement poursuivi par une flotille de torpilleurs, le 23 novembre, après qu'il eut coulé le "Malchite", le "U-21" fut aperçu, le 25 novembre, par les navires français, mais leur échappa après leur avoir lancé, sans résultat, trois torpilles.

Le lendemain, le sous-marin torpilla le "Primo".

Retrouvé de nouveau par les torpilleurs le 28, près du cap Antifer, il réussit une deuxième fois à s'échapper après avoir, sans succès, tenté de torpiller ses assaillants.

DEUX MODESTES HEROS

Comment nos soldats combattent

Le "Petit Parisien" publie le récit suivant fait par un blessé à un de ses correspondants de guerre:

—La veille du jour où j'ai été blessé, le régiment d'infanterie avait reçu du général Pau l'ordre d'assurer la garde du convoi.

Tout allait bien... On "patinait" la trique au poing, la pipe au bec, sur la route... Et on avait mis nos sacs sur les charrettes... Alors, on était heureux, vous pensez...

Ca n'a pas duré longtemps... A un tournant de la route, comme il se faisait quatre heures et demie du matin... pif, paf paf... et d'zim, d'zim, voilà des mitrailleuses qui se mettent à cracher sur nous.

Le sous-lieutenant tombe à terre, raide mort. Le lieutenant nous crie: "Dans le fossé, N... d.. D... et vivement..." Il se jette dans le fossé, pendant que les conducteurs fouettaient leurs canassons à tour de bras, et que le capitaine commandant l'escorte faisant vivement avancer ses hommes...

Il donne des ordres au lieutenant... Et le voilà qui part plus loin... avec ses charrettes... Pendant ce temps, nos deux sections faisaient un feu d'enfer... Seulement, on était mal protégés, dans ce méchant fossé... Et les mitrailleuses tapaient dur... Voilà le lieutenant qui tout à coup se lève, fait: "Ah! ma.. ma femme" et retombe... tué. L'adjudant avait la mâchoire brisée.. Le sergent-major était assis au fond du fossé, agonisant, avec une balle dans le ventre. Les autres sous-officiers et caporaux étaient restés avec le capitaine, protégeant le convoi qui s'éloignait, et vite... Plus de chefs et pas d'ordres.

On savait qu'il fallait tenir là... on tenait, mais y en avait des copains par terre... J'en entends un qui m'appelle: "Eh! Malingre... viens ici..." J'me lève. Et pan... Je reçois mon atout. J'sens le souffle qui me manque... Et puis j' m'évanouis...

* * *

Seulement, je n' suis pas une femmelette... J'sens qu'on me déboutonne ma capote... Je rouvre l'œil... C'était l'infirmier avec un copain, un Parisien, un nommé Piéton, soldat de première classe, qui me donnaient des soins.

—Eh! là, mon gros, me dit Piéton en rigolant, faut pas t'en aller comme ça...

—J' suis déjà rev'nu, que je lui réponds.

—Assis-toi, que dit l'infirmier, et bouge pas.

—Ils me pansent de leur mieux, et ils me donnent à boire.

—Et les Boches? que je leur demande... On n'entend plus leur moulin à café...

—Les Boches? On leur a mis un bouchon, répond Piéton.

Au même moment, il se lève et il crie:

—Bon sang! les r'voilà... C'est des uhlans...

On se redresse... et on voit venir, du fond de la plaine, à trois ou quatre cents mètres, cinquante ou soixante uhlans, qui hurlaient en nous chargeant!

—Cette fois-ci, que je dis, c'a y est! Y vont nous avoir...

Alors Piéton s'met à m'eng..er.

—C'est pas des choses à dire, qu'y fait... Y ne nous ont pas encore... Hé, les gars! les r'voilà! Que ceux qui peuvent tenir un flingot fassent feu... Les autres, passez-leur vos cartouches.. Hardi! c'est pas le moment de flancher...

On s'colle, on s'tasse tous ensemble... Y en avait qu'avaient leur compte, vous savez... Y en avait un qu'avait les cuisses brisées et qu'on avait adossé à deux sacs accolés... On était quatorze encore vivants, sur soixante-quinze.

On attend les Boches et, à cinquante mètres, Piéton commande: "Feu!"

Vous parlez si ils ont été épatés... Moi, malgré ma blessure, j'avais bien visé et dégringolé mon bonhomme... Mais ce que le bras me faisait mal. Et j'étais inondé de sang.

Piéton commande une seconde, une troisième salve... Bonsoir.. Les uhlans font demi-tour et prennent le galop en nous faisant voir le fond de leurs culottes... On en a encore flanqué cinq ou six par terre, à la boulée, comme des lièvres...

* * *

On cesse le feu... On se compte... On était encore onze vivants... Celui qu'avait les cuisses cassées était mort. Les autres étaient pas bien brillants.

Piéton avait été mouché à la main gauche par un ricochet... Je le panse à mon tour et on se repose.

—C'est pas tout ça, dit Piéton, faut rejoindre le convoi...

On s'met debout. Misère! y en avait que cinq qui pouvaient marcher, dont moi...

—Vous faites pas de bile, dit Piéton aux autres, qui nous regardaient avec des figures de condamnés à mort... On va rester.. Ça serait du vilain de vous plaquer comme ça...

Et on rentre dans le fossé... Il était six heures...

A deux heures de l'après-midi, voilà qu'on voit s'amener de loin sur la route une grande fourragère, attelée de deux beaux chevaux... A cinquante mètres, on s'aperçoit que le conducteur était un Prussien... On distinguait très bien son casque et son brassard rouge.

—Bougez pas, dit Piéton... On va y chopper sa bagnole.

On ne bouge pas... Le Pruscot, arrivé, nous voit... Personne ne bouge... Y nous crie quelque chose en boche: rien... On ne répond pas... Il descend de sa voiture, y va droit au lieutenant et y s'met à lui fouiller les poches... Alors Piéton se lève d'un bond et pique le Boche avec sa baïonnette...

Voilà l'autre qui rouspète, qui veut attraper son revolver... Alors Piéton me crie:

—Malingre, tiens les chevaux!... Vous autres, grimpez dans la voiture. Et toi, le Pruscot, haut les pattes!... Allons, rends-toi donc, bougre d'âne!

Enfin, il fait signe qu'il se rend. On le fait grimper dans la voiture, je tourne la tête des chevaux dans la bonne direction et je grimpe à mon tour.

—Tu vas conduire... me dit Piéton.

—Avec ma patte folle, y a pas mèche... que j'y réponds. Qui que c'est qui sait conduire, vous autres?

—Personne, qu'y disent.

—Bon... dit Piéton.

Il empoigne les guides, les met dans les mains du Pruscot et il lui dit:

—Conduis!

—"Nein", fait l'autre.

Piéton prend son flingot, le charge et dit:

—Tu comprends le français?

"Ya"... dit le Prussien.

Alors le copain met le canon de l'arme sur la nuque du Prussien et il dit:

—Je vais compter trois... Si, à trois, tu ne marches pas, toi capout!... Un...

V'là l'Pruscot qui empoigne les guides et qui me crie:

—Ach! ach!

Et on part au grand trot...

* * *

Le soir, à sept heures, on arrivait au convoi: Le capitaine en aurait pleuré de nous voir arriver, onze sur soixante-quinze, tous plus ou moins touchés bien sûr, mais encore d'attaque... Il était pourtant pas bien commode... Mais sa voix tremblait quand il nous a dit: "Mes pauvres garçons, je pensais ne jamais vous revoir. C'est bien, ce que vous avez fait!"

Alors, tous on a dit que c'était Piéton qui nous avait si bien commandés. Et Piéton a dit au capitaine que moi, Malingre, je lui avais bien prêté la main, malgré ma blessure...

Alors, on m'a envoyé à l'ambulance et, le lendemain, on m'a évacué sur l'hôpital de Bort, près Tulle, dans la Corrèze.

—Et Piéton? demandai-je.

—Piéton? Le capitaine lui a demandé s'il voulait aller à l'hôpital, à cause qu'il était blessé à la main. Il n'a pas voulu... Il a dit comme ça qu'il aimait mieux "marcher la route" que s'embêter entre quatre murs.

Et je n'ai jamais eu de ses nouvelles.

—Vous n'avez pas été porté à l'ordre du jour?

—Peut-être bien, dit Malingre avec simplicité. Je ne sais pas... Oh! monsieur, s'il fallait mettre à l'ordre du jour tous ceux qui font des coups comme ça, on n'y suffirait pas... Il y en a trop!..

Qu'ajouter à cela?

GENEROSITE BIEN PALACEE

Une Américaine anonyme donne 100 fr. à chaque soldat d'un régiment français

Paris, 10.—Le "Figaro" parle d'une Américaine anonyme qui, possédant une villa dans l'Oise, vit un régiment français poursuivre les Allemands dans le nord, après la bataille de la Marne, alors que la villa qu'elle occupait était restée intacte malgré la terrible bataille qui avait fait rage dans les environs. Cette Américaine a écrit au colonel du régiment en s'offrant à remettre cent francs à chaque soldat.

Le colonel a lu la lettre dans les tranchées, lettre qui, inutile de le dire, a été accueillie avec enthousiasme.

L'AERONAUTIQUE ALLEMANDE

Les Allemands ont perdu sept Zeppelins et cinquante-deux aéroplanes

Paris, 10.—On a cherché à établir avec le plus grand soin les pertes éprouvées par les Allemands en aéroplanes et dirigeables, et l'on croit être au-dessous de la vérité en disant qu'ils ont perdu sept zeppelins depuis l'ouverture des hostilités et cinquante-deux aéroplanes, avec les vingt-six officiers et pilotes qui les montaient.

Les enquêtes tendent à montrer que, pour le moment, les Allemands ne possèdent pas plus de 26 dirigeables et de 287 aréroplanes.

UN MUR INFRANCHISSABLE

Paris, 10.—Paul Erio, du "Journal", un des correspondants militaires les plus dignes de foi, dit, dans un message envoyé de Furnes:

"Il semble que les Allemands soient à court de munitions. Hier nous avons découvert plusieurs de leurs batteries en position le long de l'Yser et, aussitôt que les Français et les Belges ouvrirent le feu, ces batteries s'empressèrent de se retirer, refusant le combat.

"J'ai demandé à un des plus capables lieutenants du général Joffre s'il pensait que l'ennemi avait l'intention de céder sur les lignes de l'Yser et d'Ypres. Il m'a répondu:

"Pour des raisons spéciales, je ne puis vous dire quelle est mon opinion à ce sujet, mais je peux cependant dire que, même si les Allemands recommencent la lutte sur notre aile gauche, ils ne pourront pas passer. De la Lys à la mer ils ont en face d'eux un mur solide qui ne peut pas être détruit et devant lequel ils se briseront s'ils essayent de l'attaquer."

EN PROVINCE

SOMERSET

Mardi 8 courant, fête de l'Immaculée Conception, il y eut une très imposante cérémonie à notre église paroissiale.

Le soir, à 7 heures et demie, belle réception d'un très grand nombre de dames dans la Congrégation de Sainte-Anne. Notre vaillant curé avait su nous causer une douce surprise en appelant près de lui le R. P. Augustin, de No.-D. de Lourdes, pour donner le sermon de circonstance. Le digne Père a, en des termes très goûtés, appelé à la mère chrétienne et ses devoirs et le bien qu'elle avait à faire dans la société.

Revenez encore, Père, mais pour les hommes cette fois, ou nous [illegible]rons nos dames.

* * *

Le public apprendra avec plaisir que MM. C. Larrivée, notaire, et A.-A. Dérosie, banquier, ont ouvert un bureau dans le bloc Perreault. Ces messieurs s'occuperont d'immeubles, de collections, etc., etc. Bienvenu et grand succès à ces messieurs.

* * *

Nous sommes heureux d'apprendre que M. H. Bessette est en pleine voie de convalescence, après une très grave maladie, grâce aux soins assidus de notre dévoué médecin.

* * *

M. F. Chartrand, actuellement à l'hôpital de Ninette, en bonne voie de guérison, viendra passer la Noël dans sa famille.

* * *

Nos jeunes gens sont en train de geler leur patinoir. Bravo! jeunesse, amusons-nous bien et chez nous.

* * *

Le 9 courant, à la demande de quelques citoyens, assemblée des contribuables à l'école Richard, afin de voir à diminuer les dépenses. Ces messieurs, dont le nombre est très restreint, avaient même songé à fermer une de nos écoles bilingues—malgré le très grand nombre d'élèves qui fréquenient actuellement ces écoles. Heureusement que MM. les Commissaires qui se dévouent toujours à la bonne cause, ont su mettre devant les yeux du public des rapports qui ont changé les idées, tout en constatant que l'assistance était excellente dans les deux classes.

On nous a fait remarquer qu'il y avait quelques petits retards d'enrégistrés. Il ne faut pas oublier que le petit retardataire a toujours son petite billet de son papa ou de sa maman pour justifier son retard.

Vous ne doutez pas (voisine) que l'archange Raphaël (terrestre) n'est pas toujours doué de l'esprit de charité. Apprenez que l'envie est le noir et le plus secret effet d'un orgueil faible. C'est aussi le plus dangereux effet de l'amour propre.

* * *

Enfin il y a bien un peu partout un tant soit peu de Kaiserisme, puisque la porte si souple sur ses gonds nous briserait la mâchoire si nous n'y prenions garde.

Léonce.

FANNYSTELLE

MM. Alp. Castagner et Alfred Hamel sont les deux candidats à l'élection des Conseillers qui aura lieu mardi le 15 courant.

* * *

M. E. Poirier est de retour de Broadvalley, Man.

* * *

M. H. Hallmeyer nous a quitté lundi pour les Illinois où il passera l'hiver.

* * *

M. Taylor nous quittera samedi prochain pour Paw Paw, Ill., où il sera en promenade durant deux semaines.

* * *

M. Geo. Hetzel nous quitte dans la prochaine semaine pour Lincoln, Nebraska.

* * *

Quelques-uns de nos chasseurs sont de retour de leurs expéditions. La majorité ont du gibier à leur crédit. Nous en connaissons qui n'ont rapporté que "de la fatigue". Ceux-là feraient mieux à la chasse aux lapins, vu que ces mignons animaux sont plus apprivoisés.

* * *

M. Joseph Painchaud nous a quitté mardi pour un voyage dans la province de Québec et Lowell, Mass.

Yvonnic.

STE-ANNE DES CHENES,

RESTONS A LA TERRE

Mercredi soir, nous avions la bonne fortune d'entendre une conférence donnée par M. le Curé Jutras, de Letellier. Nos cultivateurs s'étaient rendus en bon nombre, mais aujourd'hui combien de ceux qui n'y ont pas assisté regrettent de n'avoir pas fait plus d'efforts pour profiter d'une telle aubaine.

Mais qu'y avait-il de si extraordinaire? C'est que Mgr l'Auxiliaire avait bien voulu accompagner le conférencier. Après les conseils pratiques de M. le Conférencier, Mgr Béliveau adressa à son tour quelques mots, trop peu nombreux au goût de l'assemblée. Il insista surtout sur l'avantage trop méconnu, de vivre à la campagne. Combien, dit-il, sont à Saint-Boniface aujourd'hui, qui demeuraient il y a peu d'années à la campagne.

Il a recueilli de la bouche même de ceux-là qui ont détesté la terre pour aller goûter les facilités plus grandes de la ville, leur amer regret. La petite somme que leur avait procuré la vente de leur terre, est dépensée pour la plupart. S'ils avaient su!

Mgr ne pouvait trouver d'endroit mieux choisi pour faire tomber les illusions. Trop de nos paroissiens, malheureusement, croient, (ils ne le croiront plus maintenant), qu'ils sont des esclaves sur leurs terres et que la ville leur apportera tous les bonheurs.

Apprenez de ceux qui ont tenté le même risque combien il est peu avantageux de lâcher la proie pour l'ombre. Ces seules remarques suffisent pour faire comprendre combien Mgr nous a rendu service. Nous l'en remercions donc sincèrement et nous espérons que Sa Grandeur viendra souvent encore, en autant que ses nombreuses occupations le permettront, nous rendre de tels services.

* * *

L'élection à la mairie sera terminée quand ces lignes seront imprimées. Les deux candidats sont MM. Joseph Bleau et John Finnigan. Tous les deux ont confiance dans la victoire. Un seul sera élu! Et pis après? Après? Vive la paix!

Pacifique.

Les élèves de notre Couvent partiront le 22 pour les vacances de Noël.

Congé.

LAURIER, MAN.

Lundi dernier M. et Mlle Fradette et Mlle Alice Gamache s'embarquaient dans le train de 1.40 heure du matin pour un voyage chez leurs parents dans la province de Québec.

Le dimanche M. A. Fradette donna à ses parents et amis d'alentour un magnifique souper, en l'honneur des partants ainsi qu'un délicieux réveillon, après lequel M. Emile Lucier, de Sainte-Rose du Lac et un de ses amis qui malgré l'heure avancée de la nuit eurent l'obligeance de conduire les gentils voyageurs au train.

Nous leur souhaitons un bon voyage ainsi qu'une bonne santé à leur retour.

Syrus.

ST-CHARLES

Vendredi le 11 décembre nous avons eu au Couvent des Missionnaires Oblates du Sacré-Coeur et de Marie Immaculée une magnifique séance dramatique et musicale à l'occasion de la fête R. P. Thérien, curé de la paroisse. Le programme exécuté par les élèves a été des mieux choisi.

Programme

Duo: Marche héroïque—Mlles D. Jeffery, L. Gagné, B. Carbonneau, B. Caron.

Chant de fête: Le chêne du vallon.

Adresse française: Mlle Eva Beaudin.

Opérette dramatique: "Vers le bonheur.", en 3 actes

Déclamation anglaise: Curfew—Miss P. Whitmore.

Duo de chant: Les Meuniers—Mlles B. Caron et C. McDougall.

Solo de piano—Mlle A. Caron.

Comédie anglaise: Auntie Jemina's Money.—Mlles G. Price, E. Price, J. O'Meara, D. Lyon.

Déclamation française: Tarcisius—Mlle S. Laflèche.

Chanson anglaise: Melody—MMlle M. O'Rourke.

Adresse anglaise: Mlle A. Betts.

Chant de fête anglais.

Le rôle principal du drame "Vers le Bonheur" a été exécuté avec un talent remarquable par Mlle B. Caron. L'ambition et la convoitise de la fortune entraînant jusqu'au crime ont rencontré leur châtiment dans la honte et le remords. Leçon morale qui engage par là, à rejeter toujours le mal pour accomplir le bien.

Le second rôle en importance fut joué admirablement bien par Mlle M. Doiron. C'était le côté comique. Josabel, la vieille Juive, nous a fait rire avec ses plaidoiries mesquines et ses détours adroits pour venir à bout de son "petit commerce".

Mlle A. Bleau, dans son rôle de la Comtesse de Borgue, affligée de la perte de ses deux enfants, a fait voir d'une manière parfaite la profondeur des sentiments maternels et l'affection si intense qu'une mère prodigue à ses enfants.

Le rôle des deux enfants fut charmant, et l'auditoire a grandement admiré le talent de Mlles S. Laflèche et G. St-Jean; quoique toute jeunes encore, ces deux petites artistes se sont fait remarquer par le naturel si bien rendu et leur facilité d'élocution.

Mlle D. Jeffery, étant de langue anglaise a, par sa prononciation parfaite du français, montré un talent merveilleux dans le rôle de Marie Stuart. Ceci nous prouve qu'au Couvent de Saint-Charles la langue française n'est négligée sous aucun rapport. On remarquait parmi une nombreuse assistance: le R. P. Thérien, curé, R. P. Cahill, Provincial des Oblats, R. P. Josaphat Magnan, o.mi.., Supérieur du Juniorat de Saint-Boniface, M. l'abbé Joubert, les RR. PP. Caron et Beaudin, o.m.i., du Juniorat, et M. l'abbé Moreau.

Le R. P. Curé exprima en des termes bien touchants sa reconnaissance pour les bons souhaits qui leur furent adressés.

Tous se retirèrent heureux et contents d'avoir passé une si agréable soirée.

* * *

M. l'abbé Normandeau, prêtre colonisateur de l'Ouest, était de passage au presbytère, dimanche.

* * *

M. Leo Burke, de Bénard, est venu passer quelques jours chez ses nombreux parents de Saint-Charles.

* * *

M. A. Brissette, de Osborne, est venu rendre visite à son ami M. Auguste Caron.

Rubis.

DUNREA

Dernièrement, Mme Jos. Fortier et Mme Nap. Boulet ont eu la grande et agréable surprise de recevoir la visite de leur frère M. Télesphore Paradis, absent depuis six ans. Elles ne purent le reconnaître à première vue. M. T. Paradis est le père de notre forgeron M. Alfred Paradis. M. Paradis vient de Wyoming, où il a une mine de charbon. Il passera Noël et le Jour de l'An ici.

* * *

M. Jos. Fortier ne se plaint pas de la marche de son commerce. Il a déjà vendu deux chars de charbon.

* * *

M. Lucien Legaré a terminé la toilette de ses écuries. Il a indiqué en grosses lettres la fin de ce travail.

* * *

Le patinoir de M. Daigle s'ouvrira bientôt. Que tout ceux-là qui aiment glisser sur la glace se le disent. Le premier soir, ce sera gratis.

* * *

MM. Henri Fortier et Jos. Parent sont allés dernièrement en excursion de chasse et de pêche. Ils se sont rendus jusqu'à la rivière Sorice au nord-ouest d'ici. Chasse et pêche fructueuses.

* * *

M. Demason s'est fait enlever un pouce en sciant du bois à la scie ronde.

UN GLORIEUX RECORD

Quatre-vingt-dix-sept blessures!

Le héros qui vient d'établir ce glorieux record est un médecin militaire, le major D..., du 28e de ligne. Il est probable qu'il le détiendra longtemps, si ce n'est même toujours.

Bien que d'une extrême modestie, il estime, cependant, qu'il n'en a pas trop pris pour son grade. Il regrette même de n'avoir pu atteindre à la centaine. C'eût été complet.

Au Val-de-Grâce, où il est en traitement, cet héroïque blessé a bien voulu nous recevoir. En dépit de ses souffrances—son pauvre corps ne forme qu'une plaie—il m'accueille avec le sourire, raconte un reporter parisien.

—Vous le voyez, je ne suis pas mort et je n'ai point envie de mourir. Mais je l'ai échappé belle! Songez donc, 97 blessures officiellement constatées! J'en ai par tout le corps. J'en suis cousu, ou plutôt décousu. Je ne sais vraiment pas comment je suis encore de ce monde.

—Et vous avez reçu tout ce paquet d'un seul coup?

—D'un seul coup!

"Voici comment c'est arrivé. Le 30 août, nous étions à S... L'action paraissait finie. La journée avait été très rude, mais le nombre des blessés était peu important.

"Je venais de panser le dernier et je m'apprêtais à remonter à cheval lorsque, au milieu d'un fracas de tonnerre, je me vis entouré de feu. Un obus venait d'éclater au-dessus de ma tête.

"Mon pauvre cheval fut tué sur le coup. Criblé par la mitraille, je fus projeté à terre violemment.

"Bien que blessé aux deux jambes mon ordonnance me releva et me porta sur son dos pendant deux kilomètres. Puis, de braves soldats me placèrent sur leurs fusils disposés en brancard et je dus ainsi faire cinq kilomètres avant d'atteindre une ambulance.

"Vous dire les souffrances que j'ai endurées pendant cet interminable trajet serait impossible. En arrivant, je perdis connaissance. On me transporta ensuite ici où, pendant plusieurs jours, on m'enleva les éclats d'obus qui avaient pénétré dans mes chairs meurtries.

"Fort heureusement, aucun organe essentiel n'est atteint. J'ai bien perdu une oreille—je n'entends plus du côté droit,—ma tête est toute couturée; le bras gauche a été labouré jusqu'à l'os; mon dos est troué comme une écumoire; mes reins ont été ravagés et mes pauvres jambes sont tatouées de dessins qui n'ont rien d'artistique. Mais je suis en vie."

Un de ses amis, le capitaine P..., qui a eu le bras gauche brisé par un éclat de shrapnell et qui veut bien lui tenir compagnie, me montre la vareuse du major. Elle est déchiquetée comme si elle avait servi de cible à tout un régiment. C'est une véritable pièce de musée. Du reste, la direction de l'hôpital du Val-de-Grâce l'a réclamée pour sa collection.

Je dois ajouter que l'héroïque major, qui vient d'assister à trois grandes batailles, a fait les campagnes du Tonkin, de Tunisie et du Maroc, qui lui ont valu la croix des braves.

LES GAMINS HEROIQUES

Mort sublime du jeune Maurice Claude, torturé par les Allemands

La scène se passe à Domèvre, petit village de Lorraine dont le nom fut cité à plusieurs reprises dans les communiqués officiels, bombardé par les Allemands, et dont cinq maisons seulement, sont encore debout.

Pourquoi les Allemands tirèrent-ils sur un enfant de ce village, Maurice Claude, à peine âgé de quinze ans, qui reçut trois blessures affreuses? Quelles furent les tortures que ce pauvre petit endura? Quel affreux traitement les barbares lui infligèrent-ils? Nous saurons tout cela plus tard lorsqu'il sera permis de tout dire...

Qu'il suffise, pour le moment, d'indiquer que là, comme partout, les Allemands se conduisirent avec la plus insigne lâcheté.

Depuis plusieurs jours, Maurice Claude est à l'ambulance du château. Une religieuse veille à son chevet. Les Allemands ont refusé à sa mère de le soigner, d'apaiser ses souffrances sous des baisers. Maurice Claude va mourir...

Pris de remords, peut-être—sait-on jamais!—le colonel allemand vient le voir. En français il lui demande:

—Eh bien, mon ami! vous ne souffrez plus maintenant?...

L'agonisant tourne péniblement la tête. On sent qu'ils rassemble toutes ses forces. Et, très fier, les yeux fixés sur les yeux de cet ennemi et refusant sa pitié, il jette haletant:

"Je n'ai jamais souffert, je meurs pour ma patrie."

Epuisé par son effort, l'enfant laisse retomber sa tête sur l'oreiller, puis murmure:

—Vive la France!

L'officier allemand, souffleté par cette réponse, recule.

Et le petit paysan achève de mourir.



—C'est magnifique! c'est superbe! tels étaient les seuls mots que le bonhomme se sentait capable de prononcer. Dans son émotion, il alla s'asseoir à côté de son poêle frotté à neuf et aussi beau, comme le lui assura Gerty, que celui de madame Sullivan ellemême; et tout en présentant au feu ses mains engourdies par le froid de la soirée, il se mit à parcourir de nouveau les améliorations de la journée et à contempler d'un air ému Gerty, qui, conformément aux instructions qu'elle avait reçues de madame Sullivan, s'occupait à mettre le couvert et à préparer le souper. Pendant que la petite fille grimpait sur le buffet et qu'elle présentait au feu les tranches de pain que madame Sullivan avait coupées à l'avance, True, un peu revenu de l'extase qui l'avait pendant un moment rendu muet, s'adressait à lui-même le soliloque suivant:

—Il faut avouer, disait-il, que cette madame Sullivan est une femme bien habile. Elle a trouvé moyen de renouveler ma vieille maison de fond en comble, et de rendre cette petite Gerty aussi brillante que la prunelle de l'oeil. Ah! je suis un homme bien heureux.

VI—*Où est le ciel?*

Ici True fut interrompu dans son monologue. Des pas rapides et bruyants se firent entendre dans le passage, et bientôt après on ouvrit sans cérémonie la porte de la chambre.

—Tenez, père True, dit le nouvel arrivant, voici votre boite; vous l'aviez oubliée, je suppose, et je n'y pensais plus moi-même, quand ma mère me l'a montrée sur la table où je l'avais posée; alors je l'ai prise et suis venu vous la rapporter sans plus tarder.

—Ah! très-bien! très-bien! Je vous suis obligé, Willie, d'avoir bien voulu vous en charger. C'est un peu fragile ce qui est là-dedans, et j'aurais été fâché que cela eût été brisé avant d'arriver à la maison.

—Qu'est-ce que c'est donc?

—Ah! c'est tout bonnement un petit colifichet que j'apporte pour Gerty. Tenez, voici...

—Willie, Willie, appela la voix de madame Sullivan, qui partait de la chambre opposée, as-tu apporté du thé, cher enfant?

—Non, ma mère, n'en avez-vous pas?

—Non, mais je vais aller t'en chercher.

—C'est inutile, dit True, restez à prendre le thé avec nous, Willie. Voici ma petite Gerty qui est en train de le préparer, et elle va bientôt nous le servir.

—Volontiers, reprit Willie. Puis s'adressant à sa mère: Ne vous inquiétez pas de mon souper, dit-il, je reste à prendre le thé avec l'oncle True. Maintenant, ajouta-t-il en s'adressant à True, nous allons voir ce qu'il y a dans cette fameuse boîte, mais auparavant montrez-moi Gerty; j'en ai beaucoup entendu parler par ma mère. Elle a été très-malade, à ce qu'il paraît, mais elle va bien maintenant?

—Oh! oui, elle est tout-à-fait hors de peine, répondit True. Gerty, continua-t-il, venez donc ici que l'on vous voie. Où êtes-vous?

—Ah! la voici qui se cache derrière ce coffre, dit Willie en riant. Il paraît que je lui fais peur.

—Et pourquoi aurait-elle peur? dit True. Allons, petite folle, ajouta-t-il en allant du côté de Willie Sullivan.

—Je n'ai pas besoin de le voir, répondit Gerty.

—Tu ne veux pas voir Willie, dit True, et pourquoi? Vraiment tu ne sais ce que tu dis. Willie est le meilleur garçon qui soit au monde, et vous ne tarderez pas à faire une paire d'amis.

—Il ne saurait m'aimer, dit Gerty, je sais que cela lui est impossible.

—Et pourquoi ne pourrais-je pas vous aimer? dit Willie en s'approchant de l'angle dans lequel Gerty s'était blottie la figure couverte de ses deux mains, comme elle avait habitude de faire dans ses moments de désespoir: je suis sûr au contraire que je vous aimerai aussitôt que je vous aurai vue!

Tout en parlant de la sorte il se pencha sur Gerty, car il était l'enfant, venez voir Willie, c'est beaucoup plus grand qu'elle, prit ses deux mains dans les siennes, et lui découvrant ainsi le visage, lui dit en riant:

—Eh bien! cousine Gerty, comment vous portez-vous?

—Je ne suis point votre cousine, dit Gerty.

—Si, vous l'êtes, reprit Willie résolûment, True est mon oncle, il est aussi le vôtre, par conséquent nous sommes cousins, et entre cousins il faut se connaître.

Gerty ne put résister aux manières affectueuses de Willie; elle se laissa donc tirer par lui du coin où elle s'était réfugiée, et conduire jusqu'à la place la plus éclairée de la chambre. Au moment où elle approchait de la lampe, elle parvint à dégager ses mains dans l'intention de s'en couvrir encore le visage; mais Willie, qui ne voulait pas la laisser faire, sut attirer son attention sur la boîte qu'on n'avait point encore ouverte, et tint si bien sa curiosité en éveil, qu'au bout d'un certain temps elle avait oublié ses idées de sauvagerie et paraissait parfaitement à l'aise.

—L'oncle True assure que ce qui est là-dedans est pour vous, dit Willie. Je ne puis savoir ce que cette boîte contient. Le savez-vous et pouvez-vous me le dire?

Gerty, sans répondre, regarda du côté de True.

—Aidez-moi, Willie, dit celui-ci.

Willie prit un couteau, coupa la corde, enleva de la boîte un objet entouré de papier, déchira l'enveloppe, et mit au jour une de ces figures de plâtre si connues de tout le monde, qui représentent Samuel enfant dans l'attitude de la prière.

—Oh! que cela est beau! s'écria Gerty avec un sentiment d'admiration.

—J'aurais dû, dit Willie, par la forme deviner ce qu'il y avait là-dedans.

—Est-ce que vous aviez déjà vu cela? dit Gerty.

—Non, pas précisément cette même chose, mais j'en ai souvent vu de pareilles.

—Quant à moi, dit Gerty, je n'en avais pas même l'idée, c'est la plus belle chose que j'aie vue de ma vie. Est-il vrai, oncle True, que cette merveille soit pour moi. Où l'avez-vous prise?

—C'est l'effet du pur hasard. Quelques minutes avant de vous rencontrer, Willie, j'étais arrêté à l'angle d'une rue pour allumer un réverbère, quand je vis un marchand de plâtres qui portait sur sa tête une planche couverte d'un certain nombre de ces figurines, dont quelques-unes étaient bronzées. J'étais à m'émerveiller de l'adresse avec laquelle il maintenait le tout en équilibre, quand il vint frapper sa planche contre mon échelle, et toute la boutique roula par terre. Heureusement pour le marchand qu'il y avait près de là un tas de neige; la plupart des figures tombèrent dessus sans se briser, quelques-unes cependant frappèrent sur le pavé et furent réduites en poudre. J'eus pitié du pauvre garçon, d'autant mieux que je jugeai qu'il n'avait pas dû en vendre beaucoup dans la journée, d'après ce qui lui en restait entre les mains.

—Je croyais que c'était sur sa tête, dit Willie.

—Ou sur la neige, maître Willie, comme vous voudrez.

—Je sais maintenant ce que vous avez fait, oncle True, comme si je vous avais vu de mes propres yeux. Vous avez posé votre échelle contre le mur, mis votre lanterne par terre, et vous avez aidé ce garçon à relever la boutique. Si jamais vous vous trouvez dans l'embarras, j'espère que vous serez secouru à votre tour par quelqu'un de ceux envers qui vous vous êtes si souvent montré charitable.

—Ce garçon-là, mon cher Willie, n'a pas tardé longtemps à me témoigner sa reconnaissance, car aussitôt que tout fut ramassé et que le petit étalage fut remis en place, il porta la main à son chapeau, et me salua aussi humblement que si j'eusse été le plus grand seigneur de la terre, en m'adressant quelques remerciements dans une langue que je n'entendais pas. Puis il insista tellement pour me faire prendre une de ses figures, que je finis par accepter, dans l'espoir que cela ferait plaisir à Gerty.

—Oh! vous aviez bien deviné, dit la petite fille, car je suis heureuse comme je ne l'ai jamais été, je l'aime presque autant que mon petit chat. Pas tout-à-fait cependant, car la pauvre petite bête était en vie, et cet enfant ne l'est pas. Ah! si cela pouvait être un enfant vivant!

True, voyant que Gerty était tout entière à la contemplation de sa figurine, se leva pour aller faire le thé, et laissa les deux enfants s'entretenir ensemble.

—Il faudra bien prendre soin de cela, et ne pas le casser, Gery, dit Willie; nous avions autrefois un Samuel à la boutique, j'ai eu la maladresse de le laisser tomber de mes mains sur le comptoir, il s'est brisé en mille morceaux.

—Comment appelez-vous cela? dit Gerty.

—Un Samuel. Ce sont des Samuel.

—Eh bien! qu'est-ce que c'est que des Samuel? dit Gerty.

—Dame, c'est le nom de l'enfant que représente cette figurine.

LES ATROCITES D'AUDUN-LE-ROMAN

Une attaque simulée. — Un septuagénaire fusillé sous les yeux de sa fille. — Les uhlans s'amusent. — L'incendie après les assassinats

Sur commission rogatoire, délivrée par le parquet de la Seine, M. Rebut, commissaire des Lilas, a recueilli la déposition d'un commerçant d'Audun-le-Roman (Meurthe-et-Moselle), qui lui a fait un récit poignant des atrocités commises par les Allemands dans cette localité et dont il a été témoin.

—Le 4 août, a-t-il raconté, à quatre heures du soir, deux cent cinquante dragons, de l'armée du kronprinz, pénétraient dans le village.

"Après avoir enfoncé les portes de l'église, ils se dirigèrent vers la mairie, où ils prirent comme otages le maire, M. Mathieu, et M. Véron, instituteur, qu'ils tinrent longtemps enfermés dans une grange.

"Du 4 au 21 août, l'occupation allemande a été marquée par toutes sortes de réquisitions faites sous la menace de revolvers.

* * *

"Le 21 août, dans le courant de l'après-midi, ce fut soudain une fuite tumultueuse: les soldats se sauvaient précipitamment, en débandade, jetant leus sacs dans les rues. En même temps crépitait une fusillade nourrie, qui semblait dirigée sur les Boches par un ennemi absolument invisible.

"J'ai eu plus tard l'explication de ce fait paradoxal. Il ne s'agissait que d'une attaque simulée par les Allemands pour motiver les terribles représailles qui allaient suivre.

"Effectivement, le soir même, à six heures, un groupe de uhlans revint et les chefs annoncèrent qu'ils allaient incendier le village parce qu'on avait tiré sur leurs troupes.

"Ordre fut donné aux habitants de rester chez eux. Les barbares faisaient feu sur quiconque se montrait aux fenêtres ou passait dans la rue.

"Parmi les morts, dont je ne puis préciser le nombre, je citerai tout d'abord M. Somen, rentier, âgé de cinquante ans, ancien maire de la commune. Le malheureux, atteint de quatre balles dans la poitrine, n'avait pas succombé immédiatement. Sa femme voulut s'approcher pour lui donner des soins: elle fut impitoyablement et brutalement repoussée. Sous ses yeux, les uhlans eurent l'affreux courage de saisir M. Somen, saignant et pantelant, et de le traîner à cent mètres de là, où ils l'abandonnèrent au milieu de la chaussée.

"Ce fut à onze heures du soir seulement qu'un officier, cédant enfin aux instantes supplications de Mme Somen, donna à celle-ci l'autorisation d'emporter son cher blessé. Trop tard!... Celui-ci expira dans les bras de sa compagne affolée.

* * *

"Un ancien adjoint, M. Théophile Martin, âgé de soixante-treize ans, reçut d'un officier l'ordre de sortir de chez lui avec ses deux filles. Dehors, revolvers et fusils furent braqués sur le vieillard.

"A genoux, les mains jointes, le visage baigné de larmes, les jeunes filles supplièrent les brigands d'épargner leur père.

"Peine perdue!.... Quatre coups de revolver partirent et le septuagénaire tomba, pour ne plus se relever.

"M. Edouard Bernard, conseiller municipal, âgé de soixante-cinq ans, qui a six fils sur le front, fut appréhendé à son tour, ainsi qu'un marchand de vins en gros, M. Emile Michel. On ne leur laissa le temps que de se vêtir à demi. Et, depuis qu'ils les ont emmenés, on ne sait ce que sont devenus ces deux infortunés.

* * *

"Mlle Marie Roux servait à boire à deux d'entre eux, qui l'y avaient contrainte; pendant que l'un buvait, son compagnon trouva plaisant de tirer, à bout portant, un coup de revolver sur la jeune fille, qui eut une épaule traversée par la balle.

"M. Charles Chérer, cultivateur, âgé de soixante-quatre ans, cousin germain de M. Lebrun, ancien ministre des colonies, avait été atteint par quatre projectiles; ses blessures, cependant étaient peu graves. Le lendemain, les uhlans l'achevèrent à coups de revolver.

"Vers sept heures, cinquante maisons, que la Compagnie des chemins de fer de l'Est avait construites pour ses employés, étaient livrées aux flammes. Des soldats allaient, versant à flots l'essence, de préférence dans les granges et les écuries, puis allumant le feu avec des torches. Quiconque essayait d'échapper au brasier était poursuivi à coups de fusil ou de revolver.

"C'est ainsi que fut tué M. Chary, chef cantonnier, âgé de quarante-cinq ans, et qu'une douzaine d'habitants furent blessés.

"La femme d'un marchand de vin mobilisé, Mme Matte, voulut, en quittant sa maison qui flambait, emporter une somme de deux mille et quelques francs; un uhlan lui arracha le magot.

"C'est ainsi que se comportèrent à Audun-le-Roman les soldats du kronprinz."

LE GENERAL FOCH

Il commande maintenant un groupe d'armées

Paris, 9.—Le général Foch, auquel le roi Georges vient de conférer l'ordre du Bain, n'a au-dessus de lui dans l'armée française que le général Joffre. Il a commencé la campagne comme chef du 20e corps. Grâce à son énergie et à ses succès, il a reçu d'abord le commandement d'une des armées en campagne, puis à celui du groupe d'armées qui opèrent dans le nord de la France.

Le général Foch est un grand stratégiste et ses "Principes de stratégie" sont connus de tous les étudiants militaires d'Europe.

BLESSES ALLEMANDS

Esquisses d'après nature

... Dans cette longue et large salle qui n'était pas destinée à faire une salle d'hôpital, mais dont on a rapidement lavé les murailles et gratté les planches, qui deux fois par jour est balayée avec des balais entourés d'un linge mouillé, dans cette salle qui est devenue claire et qui n'est pas triste, ils sont là trente blessés allemands, quinze de chaque côté, couchés dans leurs lits de fer, ou bien assis sur un côté des matelas. Ce sont ceux qui vont déjà mieux, qui peuvent un peu marcher, quoique en boitant, ou bien font mouvoir avec air de volupté l'articulation de leur bras ou de leur main blessés, pour jouir de la souplesse qu'ils y sentent revenir par degrés. Quelle chose émouvante, poignante même, que cet acharnement de la vie à réparer les plaies chez des êtres sains et jeunes! Comme l'a dit tout à l'heure un major, on voit bien qu'une blessure n'est pas une maladie, que c'est presque toujours moins grave. La plupart de ces Allemands sont arrivés ici mourants, claquant les dents de fièvre, quelques-uns comme cimentés dans une cuirasse de boue séchée, ou dans une ordure pire. Ils avaient parfois passé trois ou quatre jours sans être recueillis, et quinze jours sans être pansés. Les plus atteints n'ont pas résisté; mais ce ne fut qu'un petit nombre; et les autres attendent maintenant leur guérison, sauf un ou deux qui agonisent tout doucement sans que leurs camarades y fassent attention: ils en ont vu tant mourir.... Et puis, entre la vie et la mort il y a un abîme infranchissable et que rien ne peut combler: la vie ne peut pas comprendre la mort, et ne s'en inquiète pas.

Alors ces blessés, qui sont des soldats, vivent dans cet hôpital comme des soldats à la caserne, une caserne où il n'y aurait ni manoeuvres ni exercices, se plaignant seulement d'une insatiable faim; car, chose assez curieuse, la ration qui suffit largement aux Français ne parvient pas à satisfaire l'appétit des Allemands. Certains sont restés très pieux. Les protestants lisent durant de longues heures leur petite bible reliée de peau noire blanchie aux coins; les catholiques tournent dans leur main un chapelet. Mais le plus grand nombre fume ou rêve, sans parler, savourant seulement cette vie, cette incroyable et délicieuse vie qui revient—et aussi regarde vaguement les infirmières: ce sont des femmes et elles sont jeunes.

Elles n'ont pas été tout à fait contentes, d'abord, les infirmières, d'être placées dans "une salle d'Allemands". Désir bien naturel de donner par préférence leurs soins à des compatriotes, pour commencer. Mais c'est aussi que les Français passent pour "beaucoup plus gentils". C'est dans de telles circonstances, si tragiques et douloureuses, qu'on s'aperçoit que la réputation de gaieté que s'est faite notre race n'est point usurpée et que, par-dessous une affection de grossièreté dans le vocabulaire, elle a, jusque dans le peuple des villes et des campagnes, une délicatesse, une courtoisie d'aristocrates. Ces braves gars mutilés trouvent presque toujours un mot héroïque ou drôle pour remercier. Les Allemands demeurent atones, presque inertes. Ce n'est point en général regret ou humiliation de leur captivité. Sauf un seul, un sous-officier, qui déclare, l'oeil sombre et la bouche amère, "qu'il eût mieux aimé être mort que d'être fait prisonnier", ils semblent se féliciter d'être tirés d'affaire, au repos jusqu'à la fin de la guerre, ayant payé par une blessure leur dette au destin. Mais ils sont d'un sang moins vif et j'ose dire moins notable. Ils avaient de la discipline, ils avaient de la fidélité, ils avaient et ils gardent une aveugle confiance dans la victoire finale de leurs armes: ils n'avaient point d'ardeur et leur esprit est lent.

Bien vite pourtant les trois infirmières se sont réconciliées avec leur tâche: ces hommes sont des Allemands, mais ce sont des blessés, des hommes—presque des enfants. Il y a madame Bridou qui est une infirmière de profession, et ça se voit: elle a de la science, elle a de l'autorité, elle marque une condescendance un peu dédaigneuse aux deux autres, auxquelles elle fait accomplir volontiers, et avec quelque raison, les besognes un peu inférieures. Avec leur instinct héréditaire et très profond d'obéissance les Allemands ne lui ont pas donné de surnom. Ceux qui peuvent marcher joignent les talons quand elle entre, comme devant un supérieur, et l'appellent respectueusement "Fräulein Bridou". Mais les deux autres, pour eux, c'est "l'Ange" et "l'Abeille". L'Ange est une douce et tendre petite femme, avec des yeux qui seraient à la perdition de son âme, s'ils n'étaient si purs. Un peu maladroite, un peu "perdue" dans les premiers temps, et ne sachant pas un mot d'allemand: elle ne comprend pas un mot de "ce qu'ils racontent", et ils n'entendent rien à ses paroles, qui ont toujours le son d'une prière. Mais elle est si caressante, si douce, si dévouée, si pleine d'attentions! L'autre jour elle a songé: "Il faut qu'ils aient quelque chose à lire pour se distraire". Elle a donc couru la ville pour chercher des livres imprimés en allemand, et n'a rien trouvé qu'un vieux stock de brochures oubliées chez un bouquiniste. Triomphalement elle les a montrées à l'Abeille, qui parle allemand. C'était "l'Art de soigner les serins", sans doute rédigé à l'usage des vieilles dames de l'autre côté. L'Abeille a pouffé de rire, mais les Allemands ont lu bien poliment la brochure, à défaut d'autre chose.

L'Abeille a une petite figure chiffonnée, l'air quelquefois de n'avoir plus pour deux jours à vivre, mais une diligence adroite qui n'arrête jamais, et du feu plein ses yeux marrons. Elle fait toujours tout ce qu'il faut, elle est toujours tout ce qu'il faut, elle est toujours à tous, elle donne à ces grands corps d'homme la salutaire et délicieuse sensation qu'ils sont encore des enfants. Il en est un, sorte de monstre épais, au mufle d'animal, qui n'a jamais dû rouler que les idées les plus brutales et les plus courtes dans son cerveau rudimentaire. Il souffre d'une blessure au crâne, et quelquefois délire. Alors il la prend pour sa mère et lui parle d'un ton de maître impérieux: "Mutter, mutter, quelle soupe as-tu faite ce soir! Encore la même!" Ses camarades s'amusent, trouvant qu'il ne devait pas être un fils bien agréable, mais elle l'appelle "son patapouf" et le soigne... comme une mère.

Il y a aussi le pauvre homme qui a deux enfants. Celui-là pense, il a une âme qui médite et s'épouvante, dans son corps qui souffre et s'horrifie. Il répète: "Quelle guerre! quelle guerre! Et pourquoi cette guerre? A quoi peut-elle servir? Puis il entre en prières, et quand il a fini:

—Comment toi qui es si pieux, as-tu pu te décider à la guerre? interroge l'Abeille.

—Je ne comprends pas, répond-il. En temps de guerre tout ce qui est défendu devient permis... Pourquoi? Pourquoi?

—Mais tu as tué, cependant, tu as osé tuer?

—Avec mon fusil, oui, peut-être, de loin. De près, je n'aurais pas pu... Mais tenez, ajoute-t-il, avec horreur, celui qui est là, à côté, il a tué avec sa baïonnette.

Et celui-là proteste, il se défend:

—Pas tué, pas tué! Blessé, seulement: "il" me piquait, je l'ai piqué. Et quand ç'a été fini, nous nous sommes pansés mutuellement...

Quelle scène, sur le champ de bataille. La voyez-vous? Cependant, non loin de là, un autre blessé murmure:

—Je ne peux pas dormir la nuit!... Je ne peux pas dormir!

—Pourquoi? demande l'Abeille, vous avez mal?

—Non. Mais ce que nous avons fait, ce que nous avons fait!...

—Quoi?

Le blessé se tait. Il s'enferme dans un silence farouche, longtemps. Puis il ajoute, comme malgré lui:

—Toutes ces flammes!...

—Vous avez mis le feu à des maisons, n'est-ce pas?

Le blessé se dresse et crie:

—Non, non. Ce n'est pas moi, ce n'est pas moi!

Un jour, une nuit s'écoule, puis un autre jour, les ombres reviennent. Et l'homme s'agite, de nouveau:

—Allons, parlez, dit l'Abeille. Il vaut mieux me le dire, ça vous soulagera. Vous avez mis le feu, et puis ces choses qu'on raconte, ces pauvres gens tués, c'est vrai?

Et l'homme, d'une voix faible comme un souffle:

—Oui, c'est vrai!... Ah!...

Il suit du regard d'affreuses visions... A ce moment, entre le major allemand. Il a été fait prisonnier, il y a quelques jours, et il donne maintenant ses soins ici, à ses propres blessés, en attendant un échange. Tous les hommes à peu près valides rectifient la position, se mettent au pied de leur lit, et le blessé ajoute, d'une voix terrifiée:

—C'est notre major... Allez-vous-en. Ne dites rien...

BLESES FRANCAIS

Ils se rétablissent très rapidement

Paris, 12.—Le correspondant médical du "Journal des Débats" envoie de Vichy, où se trouve un des plus grands hôpitaux militaires de France, des preuves frappantes de la valeur de l'interdiction presqu'absolue de l'absorption de boissons alcooliques, par les soldats. Sur 1,500 sujets opérés dans le cours des trois derniers mois, 4 ou 5 seulement présentèrent des difficultés à l'anesthésie, alors que la moyenne est généralement de 8 à 9 pour cent; cette grosse proportion est due à l'alcool qui réagit contre les effets des anesthésiques.

A propos de la soi-disant dégénérescence de la race française, le correspondant dit:

"Il est certain que les soldats, tout au moins, ne sont pas des dégénérés. En plus de leur excellent physique, ils se rétablissent très vite. Les Méridionaux sont les plus lents à se remettre, alors que les chasseurs alpins et les artilleurs sont les plus vite sur pied. On peut expliquer ceci pour les alpins par leur sévère entraînement, mais on ne voit guère en quoi les artilleurs possèdent un avantage sur les autres armes."

Enfin le correspondant note le fait que la première nuit que les blessés passent à l'hôpital, est toujours mauvaise, ce qui est probablement dû au fait qu'après avoir dormi pendant longtemps à la belle étoile, il leur faut reprendre l'habitude du lit.

—Que fait-il ainsi à genoux?

—Vous le savez bien, je le suppose, répondit Willie en riant.

—Non, je l'ignore.

—Il fait sa prière.

—Et pourquoi tourne-t-il ainsi les yeux en haut?

—Parce qu'il regarde le ciel en priant.

—Le... quoi, dites-vous?

—Le ciel.

Gerty, pour imiter la pose du petit Samuel, tourna ses yeux vers le plafond.

—Comment, Gerty, reprit Willie, est-ce que vous ne savez pas ce que c'est que prier?

—Non, je l'ignore; apprenez-le-moi.

—Comment! vous n'avez jamais prié, prié le bon Dieu?

—Mais non. Qu'est-ce le bon Dieu? Où est-il?

Willie, tout stupéfait de l'ignorance de Gery, la regarda un instant avec étonnement, puis lui répondit doucement:

—Dieu est au ciel, Gerty.

—Mais je ne sais pas ce que c'est que le ciel. Je crois n'en avoir jamais entendu parler. Où est-il?

—Je ne saurais vous le dire moi-même, reprit Willie, je crois que le ciel est cette voûte bleue qui s'étend au-dessus de nos têtes. Cependant j'ai entendu dire à l'instruction religieuse du dimanche que le ciel est partout où pénètre la bonté du Tout-Puissant.

—Les étoiles sont-elles dans le ciel?

—Je le crois, car elles sont dans ce que j'ai toujours entendu désigner sous ce nom.

—J'aimerais bien à aller au ciel, dit Gerty.

—Vous irez un jour si vous êtes bonne.

—Est-ce qu'on ne peut aller au ciel sans être bon? demanda Gerty avec chagrin.

—Non.

—Alors je n'irai jamais.

—Pourquoi, n'êtes-vous donc pas bonne?

—Non, je suis méchante.

—Quelle singulière petite fille! dit Willie. Et qui vous fait croire que vous soyez méchante?

—Oh! oui, je le suis, dit Gerty d'un ton profondément triste, je suis le plus méchant enfant qu'il y ait sur la terre.

Et qui a pu vous dire cela?

—Tout le monde. Nan Grant ne faisait que me le répéter, en ajoutant que c'était l'opinion de tous ceux qui me connaissaient.

—Nan Grant n'est-elle pas cette vilaine femme chez laquelle vous viviez?

Oui. Pourquoi dites-vous que c'est une vilaine femme?

—Parce que je la juge d'après ce que ma mère m'en a dit. Elle ne vous a donc jamais envoyé à l'école, et ne vous a rien appris absolument?

Gerty secoua la tête en signe de négation.

—Mais enfin vous appreniez bien quelque chose, vous aviez bien quelque occupation pendant que vous étiez chez elle?

—Rien du tout.

—Ne faire rien! ne connaître rien!

—Si, je connais quelque chose maintenant; je sais faire rôtir le pain, votre mère me l'a montré.

La pensée de Gerty venait d'être rappelée sur les tartines qu'elle avait mises au feu. Elle s'approcha du poêle pour les retourner; mais il n'était plus temps, le pain était rôti, le souper était prêt, et True était en train de tout disposer sur la table.

—Oh! oncle True, dit l'enfant, je voulais préparer le thé.

—Je sais cela, répondit celui-ci, mais la chose est faite, ce sera ton tour demain.

Les larmes vinrent aux yeux de Gerty, elle parut très-désappointée et ne répliqua pas un mot.

On s'assit pour souper. Willie plaça le Samuel au milieu de la table comme pièce d'ornement, et se mit, tout en faisant honneur au souper, à dire des choses si plaisantes et à raconter de si drôles d'histoires, que Gerty oublia bientôt que ce n'était point elle qui avait fait le thé, et en dépit de sa mélancolie et de sa tristesse habituelles elle se laissa aller à plusieurs reprises à de joyeux éclats de rire.

Après le souper elle fut s'asseoir sur le grand banc côte à côte avec Willie, et lui raconta à sa manière, c'est-à-dire avec force remarques singulières et pittoresques, la vie qu'elle avait menée dans la maison de Nan Grant. On pense bien que l'épisode tragique du jeune chat ne fut pas oublié, et qu'il fut conté au contraire avec les plus touchants détails.

Les deux enfants paraissaient en aussi bonne voie pour devenir amis que True pouvait le désirer. Quant à celui-ci, assis sur un siège du côté opposé du poêle, il fumait tranquillement sa pipe tout en écoutant avec attention la conversaion des deux enfants. Les coudes appuyés sur les genoux et les yeux fixés sur les deux jeunes interlocuteurs, il n'osait faire un mouvement de peur de les interrompre. D'ailleurs, simple de coeur comme il l'était, doux et rempli de sympathie, il ne pouvait en aucun cas être pour ses jeunes amis un sujet d'alarme ou de contrainte. Aussi, pendant que les enfants se contaient leur histoire, on le voyait rire quand ils riaient, reprendre sa quiétude et fumer à longues bouffées quand les enfants paraissaient eux-mêmes tranquilles; mais quand Gerty arriva au récit de ses chagrins enfantins, il ôta sa pipe de ses lèvres et essuya furtivement une larme. Brave coeur! ce n'était pas la première fois qu'il pleurait en écoutant ce récit, et il ne manqua s'abandonnant tout d'un coup aux que fois qu'il l'entendit par la suite.

Quand Gerty eut terminé l'histoire de ses chagrins, non sans avoir été interrompue plus d'une fois par les exclamations que la pitié où la colère arrachaient au sensible Willie, la jeune fille demeura un instant en silence. Puis s'abandonnant tout d'un coup aux élans passionnés d'une nature primitive, et qu'aucun bon conseil n'avait encore réprimés, elle se laissa emporter contre Nan Grant à une colère violente soulevée dans son coeur par les souvenirs qu'elle venait d'évoquer, et vomit contre cette femme un torrent d'invectives et d'injures grossières telles qu'elle en avait entendu tant de fois prononcer par les misérables au milieu desquels elle avait vécu jusque-là. Les paroles de l'enfant exprimaient à la fois la haine inassouvie et l'espoir de la vengeance. En l'entendant s'exprimer avec cette grossière énergie, True demeura tout triste et stupéfait. Depuis qu'il avai fait franchir à l'orpheline le seuil de sa demeure, il ne l'avait jamais vue s'abandonner à la violence de son caractère, et il s'était toujours figuré que la douceur et la patience dont l'enfant n'avait cessé de faire preuve pendant et depuis sa maladie étaient chez elle l'effet de son caractère habituel. Doux, aimant, et oublieux des injures comme il l'était, True s'imaginait difficilement que personne, et surtout un enfant, pût garder si longtemps l'amer souvenir du mal. Gerty s'était d'ailleurs montrée, depuis qu'il la connaissait, si bonne, si soumise à ses moindres désirs, si désireuse même de les prévenir, qu'il n'avait point encore soupçonné que l'éducation de cette enfant pourrait lui causer quelque peine. Mais maintenant qu'il avait vu ses yeux enflammés de courroux et le geste menaçant qu'elle semblait adresser à Nan, il avait compris que son rôle de père devenait plus lourd qu'il ne l'avait cru d'abord. Il craignit d'avoir entrepris une tâche au-dessus de ses forces; de ce moment Gerty cessait d'être pour lui l'ange consolateur qu'il avait cru trouver pour ses vieux jours, et devenait un être susceptible de mal faire et dont il lui faudrait peut-être réprimer les penchants vicieux avec une rigueur dont il se sentait incapable.

Qu'on ne s'étonne pas des appréhensions de True. Il était, en effet, et il le comprenait, d'une nature impuissante à lutter avec un caractère comme celui de Gerty. Il est vrai qu'il exerçait sur cette enfant une grande influence, et qu'elle ressentait pour lui une affection dont il ne pouvait douter. C'était même à ce sentiment profond qu'il était redevable de sa soumission et de sa patience pendant sa maladie, aussi bien que des soins qu'elle avait mis à lui complaire en toutes choses. Cette reconnaissance, poussée jusqu'à l'exaltation, annonçait sans doute un coeur né pour la vertu, et l'on pouvait espérer à bon droit que, dirigée par une main ferme et habile, l'enfant deviendrait une noble jeune fille, une femme forte et courageuse, capable de soutenir les derniers pas du vieillard, et d'adoucir pour lui les douleurs du lit de mort. Mais qui pourrait lui donner cette utile direction? Si les soins qu'on lui prodiguait depuis quelques semaines avaient exalté les bons sentiments de Gerty, il était à craindre qu'ils n'eussent point encore suffi pour déraciner de son coeur les mauvais penchants, tristes fruits de huit années passées dans la persécution et au milieu des plus mauvais exemples. Cette nature inculte et sauvage ne pouvait-elle pas, d'un instant à l'autre, se jeter dans de coupables écarts?

Toutes ces pensées passèrent rapidement dans l'esprit de True. Cependant il ne fit aucune observation à l'enfant; car, ignorant lui-même ce qu'il fallait faire en pareille circonstance, il crut prudent de ne lui rien dire.

Willie essaya à deux ou trois reprises différentes d'arrêter ce torrent d'invectives; mais il dut bientôt y renoncer, car Gerty, emportée par sa colère, ne faisait plus aucune attention à ce qu'il lui disait. Parfois lui-même il ne put s'empêcher de sourire des boutades de l'enfant et de l'assurer qu'il sympathisait, jusqu'à un certain degré du moins, avec ses sentiments, et qu'il désirait que l'occasion se présentât pour lui de dire franchement à Nan Grant ce qu'il pensait d'elle et de sa conduite. Mais il avait été trop bien élevé par la douce madame Sullivan pour ne pas comprendre que Gerty se laissait trop emporter au flot de sa colère, et dès ce moment il soupçonna les raisons qui avaient fait à Gerty dans son ancien quartier la réputation d'une méchante petite fille.

Quand Gerty eut déblatéré pendant assez longtemps sur le compte de Nan Grant, elle finit par s'arrêter d'elle-même, revint peu à peu au calme, et reprit son expression habituelle, à l'exception toutefois de son regard, qui brilla quelque temps encore de ce feu sombre et sauvage dont il était animé pendant les plus mauvais jours de sa vie privée.

(*A suivre*)

LES ALLIES A L'OFFENSIVE SUR LA LIGNE DE BATAILLE

Dans la région de l'Yser, les alliés auraient anéanti deux bataillons allemands. — L'artillerie française réduit au silence les batteries lo urdes allemandes

Paris, 9.—Le communiqué officiel suivant a été publié:

"En Belgique, les Allemands ont bombardé Oost-Dunkerque, situé à 4 kilomètres à l'ouest de Nieuport.

"Entre Béthune et Lens, nous avons pris possession du village de Vermelles et de la position de la Rutoire, à l'est de laquelle notre ligne s'étend le long de la voie ferrée.

"Nos troupes ont fait des progrès sensibles dans la région de Rouvroy, Parvillers et Le Quesnoy-en-Santerre.

"Il n'y a rien d'autre à signaler."

* * *

Paris, 9.—Le communiqué officiel suivant a été publié:

"Dans la région de l'Yser nous continuons à attaquer les quelques retranchements qui sont encore en possession de l'ennemi sur la rive gauche du canal.

"Dans la région d'Armentières et d'Arras, dans celles de l'Oise et de l'Aisne et dans l'Argonne, il n'y a rien à signaler, excepté de noter d'une façon générale la supériorité de notre offensive.

"En Champagne, en différentes occasions, notre grosse artillerie a montré une supériorité marquée sur celle de l'ennemi.

"Il n'y a rien à signaler sur la partie orientale de notre front, où les positions des jours précédents ont été conservées."

* * *

Londres, 9.—Le correspondant du "Daily Mail" dans le nord de la France, télégraphie ce qui suit:

"Une grande bataille a lieu en ce moment. Elle a commencé par une violente canonnade autour d'Elverdinghe, le long de la grande route et de la voie ferrée qui relient Furnes et Ypres. La canonnade, déjà violente la nuit précédente, avait été interrompue par un épouvantable orage, accompagné de grésil, de pluie, de neige et d'un terrible vent du sud-ouest qui augmentait l'impossibilité de traverser les terrains inondés au sud de Dixmude. En dépit de ce temps épouvantable les adversaires ont engagé une série d'attaques et de contre-attaques au cours desquelles les alliés ont fait une avance réelle.

"Au nord-est d'Armentières, la canonnade a commencé presqu'au même instant. Les habitants de cette ville, qui a tant souffert, ont déjà commencé à remplacer les vitres des fenêtres, quoique l'usine d'électricité ait été détruite et qu'il n'y ait aucune des facilités de la vie civile habituelle: ils se sentent en sécurité derrière l'épaisse ligne des soldats vêtus de khaki. Mais l'attaque la plus sérieuse a eu lieu au nord, dans la région défendue par les Français; leurs artilleurs ont prouvé leur supériorité et la mobilité ainsi que la précision de leurs pièces.

"La situation à Lille est particulièrement curieuse. Par consentement mutuel des belligérants la ville proprement dite a été isolée et la vie civile y a été complètement rétablie à l'intérieur d'un cercle bien délimité. Les habitants ont pu rétablir le service des tramways et restaurer les appareils de lumière électrique.

"Il y a quelques jours a eu lieu un combat aérien qui vaut la peine d'être raconté. Un dirigeable ennemi, monté par un équipage très restreint et ayant à bord une grande quantité d'explosifs, survola les lignes anglaises. Aussitôt trois aéroplanes l'attaquèrent.

"Le dirgeable et les aéroplanes manoeuvrèrent comme le font un héron et les faucons qui le chassent. Les avions, beaucoup plus rapides, gagnèrent sans difficulté une altitude supérieure, et bientôt le dirigeable frappé par une bombe commenca à se dégonfler. Un des spectateurs déclare qu'il pouvait voir l'effet de l'échappement du gaz dans l'atmosphère. Quoiqu'il en soit, le dirigeable a été détruit et on n'en entendra plus parler."

Londres, 9.—Une dépêche spéciale dit qu'Ostende est la proie des flammes, mais on n'a rien reçu pour confirmer ou démentir cette nouvelle.

* * *

Londres, 9.—L'aile droite et l'extrémité droite du centre de l'armée française ont été renforcées par l'addition de six corps d'armée, comprenant 240,000 hommes. Devant les vigoureuses attaques des Français, les Allemands se retirent dans la direction du nord en France et en Lorraine, et vers l'est en Alsace.

* * *

Londres, 9.—La "Pall Mall Gazette" a reçu aujourd'hui une information disant que l'état-major général allemand a encore concentré sous le commandement du général von Kluck, les meilleures troupes de l'empire, à un certain point sur la grande route de Paris. Le général von Kluck serait établi entre Soissons et Laon, sur la rive droite de l'Aisne, avec une armée composée du troisième corps prussien de Berlin, complétée avec des troupes venant du Brandebourg.

Le quartier général du général von Kluck est au château de Pinon, à moitié chemin entre Soissons et Laon.

* * *

Amsterdam, 9.—On annonce aujourd'hui de Gand que dans un engagement cinq mille Allemands ont été anéantis.

Les Belges ont fait sauter un pont sur l'Yser, coupant ainsi complètement les Allemands de leurs lignes. Ils ont été exposés à un terrible feu croisé des batteries belges et françaises.

"Les Allemands tenaient une position sur la rive gauche du canal, comptant sur le pont pour communiquer avec le corps principal de leurs troupes. Dans le combat qui eut lieu après la destruction du pont beaucoup de soldats allemands furent repoussés sur l'Yser et noyés."

Puissante médecine.—Les propriétés lénifiantes de six huiles sont concentrées dans chaque bouteille d'huile du docteur Thomas. C'est l'un des liniments les plus profitables qu'on ait jamais offerts en usage. Des milliers peuvent témoigner comment il calme la douleur et des milliers de plus peuvent témoigner qu'ils lui doivent la santé. Son bon marché ne veut pas dire sa merveilleuse efficacité.

LA GUERRE SUR MER

Les divers types de torpilles

La perte de plusieurs croiseurs anglais et l'émoi causé en Italie par la disparition de plusieurs navires de commerce atteints par des mines mettent à l'ordre du jour la question des torpilles et nous engagent à donner à leur sujet quelques renseignements.

On ne se rend pas compte, en général, de la différence profonde qui existe entre les diverses sortes de torpilles.

La torpille "automobile" est un poisson mécanique dont la tête contient une charge explosive, et qui franchit en ligne droite une distance de mille (et jusqu'à deux mille) mètres.

En dehors de cet engin très compliqué dont sont armés les navires de guerres depuis les cuirassés jusqu'aux torpilleurs et sous-marins, existent d'autres sortes de torpilles, qu'on pourrait appeler "inertes": torpilles de fond, torpilles vigilantes, torpilles de blocus, torpilles automatiques, électro-mécanique, etc., auxquelles on a donné, depuis la guerre russo-japonaise, le nom générique de "mines". Ce terme, qui n'est pas employé officiellement dans la marine et qui a été mis à la mode par la traduction littérale, dans les dépêches des agences télégraphiques, de mots étrangers, est commode en ce qu'il facilite la distinction entre la torpille "automobile" et les diverses catégories de torpilles "inertes".

* * *

Les torpilles "inertes" peuvent se diviser en deux groupes: celles qui servent à défendre l'entrée des ports ou des passes (par exemple le goulet de la rade de Brest, les Dardananelles, etc.) et celles qu'on sème en haute mer ou devant les ports ennemis.

Le premier groupe comprend deux sortes: la torpille de fond et la torpille vigilante.

La torpille de fond, première en date de toutes les mines, fit son apparition pendant la guerre de Sécession, où elle remporta des estuaires américains. Elle consiste en un récipient de fonte contenant l'explosif avec étoupille mise en feu par l'électricité. On dispose ces mines en ligne dans le fond de la passe à défendre, et, au moyen d'un reseau de fils électriques, on fait détonner cela sur laquelle l'ennemi passe.

Ces torpilles présentent certains inconvénients: elles en peuvent agir si la profondeur de l'eau excède une trentaine de mètres, et elles ne veillent pas par elles-mêmes: s'il y a du brouillard ou si le poste d'observation a été détruit par l'ennemi l'intervention du courant électrique ne se produisant pas, elles restent inactives.

Ces inconvénients, compensés par d'autres avantages qui maintiennent l'emploi de la torpille de fond, ont amené l'invention de la torpille "vigilante", destinée elle aussi à la défense des passes: cette torpille, retenue au fond par une chaîne et un "crapaud" de fonte, flotte entre deux eaux; elle est disposée en ligne, comme la torpille de fond, et mise en feu par un réseau électrique: mais le circuit électrique est disposé de telle façon qu'un choc sur la torpille suffit à établir le contact et à produire la détonation. Si donc le poste d'observation situé à terre coupe le circuit, les navires amis pourront passer sans danger, même s'ils heurtent la torpille. Si, au contraire, on ferme le circuit, la torpille fera explosion, soit à volonté (par l'intervention d'un second circuit), soit par le choc.

Ces deux sortes de torpilles, la torpille de fond et la torpille vigilante, constituent la classe des torpilles fixes, sur laquelle nous aurons à revenir avec plus de détails. Auparavant nous parlerons de la torpille de blocus, actuellement en jeu dans la mer du Nord et dans l'Adriatique.

* * *

Après la torpille de fond et la torpille vigilante, après la torpille portée qui fut employée dans le Danube par les Russes en 1877, et par les Français en Chine en 1884 après la torpille automobile dont les premiers essais datent de 1877, nous arrivons à la torpille de blocus.

Tandis que la torpille de fond et la torpille vigilante ont pour but de défendre l'entrée des ports la torpille de blocus est destinée à empêcher l'ennemi de sortir des siens, à rendre dangereux pour lui certains parages de haute mer.

C'est vers 1890 que le lieutenant de vaisseau autrichien Petrusky inventa la torpille de blocus ou torpille automatique.

Cet engin, dont l'apparence extérieure rappelle celle de la vulgaire lessiveuse, doit être naturellement posé par centaines, par milliers, pour défendre une zone d'étendue appréciable. Il faut donc, pour le transporter en quantité suffisante, un navire spécial, dont il constitue le chargement. Sur ce navire les torpilles, dont le maniement est rendu inoffensif par le dispositif que l'on verra plus loin, sont, au fur et à mesure, suspendues par centaines à un rail, haut placé, le long duquel on peut les faire glisser à la manière, si souvent décrite, des porcs pendus par les pattes de derrière dans les abattoirs de Chicago, et qui se présentent successivement au couteau de l'opérateur. Deux marins, à la droite et à la gauche de chaque torpille, la poussent en avant et lorsque, parvenue à l'extrémité arrière du rail elle est tombée à la mer, ils retournent au pas de gymnastique, par la contre-marche, reprendre place à l'avant de la ligne.

Toute la masse des torpilles avance ainsi en roulant vers l'arrière et chacune d'elles tombe successivement à l'eau, au commandement: si le navire marche à dix noeuds (environ 5 m. par seconde) et si l'on veut espacer les mines de 50 m. en 50 m. il faudra les faire tomber à 10 secondes d'intervalle.

* * *

Le nom de "mines flottantes" répandu dans le public à faire croire que ces engins étaient abandonnés, en liberté, à la surface de l'eau. S'il en était ainsi, les courants de marée ne tarderaient pas à les disperser à des centaines —et dans l'océan à des milliers— de kilomètres, où ils se trouveraient être aussi dangereux pour un parti que pour l'autre, sans parler des neutres. Au temps du siège de Port-Arthur, on avait reproché aux Japonais d'avoir posé de telles mines libres, mais ceux-ci n'eurent pas de peine à se disculper en faisant remarquer que cette opération eût été beaucoup plus dangereuse pour eux, qui tenaient la mer, que pour leurs adversaires. Depuis lors, en 1907, la convention de La Haye a interdit l'usage des mines flottantes libres et on peut admettre que personne n'en possède. Lorsque des accidents, comme ceux qui viennent d'être signalés dans l'Adriatique, se produisent, ils sont dus à des torpilles de blocus qui ont dérivé loin de leur mouillage primitif.

Ceci nous ramène à notre engin, qui, du haut du rail, vient de tomber à la mer. Voyons de quelle manière il va se comporter.

A la partie inférieure de chaque mine est fixé un petit treuil autour duquel est enroulée la corde de retenue (orin) de la torpille, munie d'une gueuse (c'est-à-dire d'un gros saumon de fonte), lui servant d'ancre. Cette corde ne peut se dérouler tant que le frein du treuil s'y oppose, et ce frein est actionné par un levier auquel est fixé un cordon d'environ quatre mètres de longueur dont l'autre bout est attaché à un ballon en toile.

Lorsque la torpille tombe à la mer, elle coule jusqu'à ce que le ballon flotteur, imperméable, la retienne en tirant sur le cordon. Mais alors le levier du frein étant soulevé par cette pression, la corde se déroule jusqu'à ce que la gueuse touche le fond. De cette manière la torpille prend automatiquement position à quatre mètres au-dessous de la surface, quelle que soit la profondeur de la mer (étant entendu, par ailleurs, qu'elle n'est posée que dans les parages de profondeur relativement faible). Au bout d'un quart d'heure l'eau pénètre dans le ballon en toile, qui coule; rien ne décèle plus alors la présence de l'engin. Ce dernier, dont la flottabilité est négative lorsqu'il a à supporter le poids de la gueuse, et positive lorsque la gueuse repose sur le fond, reste donc en équilibre entre deux eaux à la profondeur pour laquelle il a été réglé d'après la longueur du cordon.

A l'intérieur de la torpille, outre la charge d'explosifs, se trouve le dispositif à mise en feu et de sécurité. Dans le système Petrusky, la mise en feu était assurée par une pile électrique: le contact était établi au moyen d'une bille métallique posée dans une petite cuvette: lorsque la torpille recevait un choc, ou lorsqu'elle s'inclinait, la bille venait toucher le bord de la cuvette et fermait ainsi le circuit électrique. Au repos, c'est-à-dire avant d'être jetée à la mer, la torpille était rendue inoffensive d'une manière très simple: le circuit était interrompu par la présence d'un gros cylindre de sel marin et c'est seulement après un séjour d'une heure dans l'eau que, le sel étant fondu, l'engin devenait offensif.

VILLAGES FLOTTANTS

Chaque village sera composé de plusieurs péniches

Paris, 11.—La guerre a refoulé sur Paris un grand nombre de familles belges et françaises qui ont dû abandonner leur pays devant les armées allemandes.

Pour loger ces familles, un comité s'est formé dans le but d'aménager, dans des conditions d'hygiène et de confort irréprochables, des péniches disponibles en Seine tout d'abord, et de créer ainsi des villages flottants.

VENGEANCE ALLEMANDE

Ne pouvant prendre Ypres, les Allemands détruisent la ville

Londres, 9.—Le témoin oculaire officiel de l'état-major anglais, dans un récit daté du 2 décembre, dit que la destruction de la ville belge d'Ypres par les Allemands "fut réellement le résultat de l'exaspération causée par sa résistance et du désappointement de n'avoir pu mener à bien le projet, crié bien haut, de la capturer."

L'auteur du récit fait remarquer que, jusqu'à la fin d'octobre, les Allemands s'étaient contentés de bombarder les points où ils supposaient que le quartier général anglais était installé et d'autres endroits tels que la gare, dont la destruction pouvait avoir une valeur militaire.

Le bombardement de la ville proprement dite ne commença réellement que dans la nuit du 5 novembre et fut, depuis, continué par intermittences. Si la ville échappa pendant si longtemps à la canonnade, c'est probablement parce que, jusqu'au 5 novembre, les Allemands avaient compté s'en emparer. A partir de ce moment-là, la nature de leurs attaques indiquait l'espoir perdu, et ils firent appel à toute l'assistance de leur artillerie, même au risque de détruire une ville historique qui pourrait devenir allemande.

C'est le 17 novembre que se produisit leur dernière attaque en force. Quatre jours plus tard, ils commencèrent à faire tomber, sur la place du marché central, une pluie d'obus et, alors que jusque-là la Halle aux draps et la cathédrale n'avaient pas subi de dégâts sérieux, ses deux monuments historiques étaient la proie des flammes avant la tombée de la nuit.

Pour atteindre ce résultat, les Allemands firent avancer un train blindé armé de gros canons. Lorsque les deux magnifiques monuments furent détruits les Allemands cessèrent de diriger leur feu dans cette direction.

Plus loin, l'auteur dit tenir de bonne source que les Allemands ont donné à Ostende le nom de "Kales" dans le but de tromper les soldats allemands et leur faire croire que Calais et Paris sont entre les mains allemandes.

LES ASSASSINS DE L'AIR

Encore des femmes et des enfants tués par une bombe allemande

Londres, 11.—Un correspondant du "Central News" dans le nord-ouest de la France, raconte ce qui suit:

"En essayant de détruire une gare de chemin de fer, un taube a lancé deux bombes sur Hazebrouck.

"La première n'a occasionné aucun dégât, mais en regagnant les lignes allemandes, l'aéroplane a lancé une autre bombe sur un groupe de curieux qui se trouvaient réunis près du trou creusé par le premier projectile. Dix personnes ont été tuées et cinq blessées y compris des femmes et des enfants."

ST-BONIFACE

Dimanche dernier, dans la salle du Collège, "L'Aide aux Drapeaux" a donné une charmante soirée au bénéfice des familles de Belgique.

La salle était comble et l'on a servi aux spectateurs un très joli programme. Le drame en un acte de Botrel "Le Poignard" fut très bien rendu par tous. M. Roger Goulet remplit son rôle avec un grand naturel et beaucoup d'âme. M. Schwartz et les autres acteurs méritent aussi des félicitations.

"La Succession Beaugaillard", comédie en trois actes où fourmillent qui proquos et incidents comiques fut très heureusement interprétée. Dans l'impossibilté de mentionner tous les noms, contentons-nous de féliciter MM. Caron dont le naturel et le brio n'ont pas faibli un instant, MM. Mondor, Banc, Beaupré, Vermander, Martel, etc... qui dans leurs rôles respectifs ont beaucoup contribué à faire rire l'auditoire.

Dans les entr'actes, l'orchestre sous la direction de M. Gens, a exécuté avec beaucoup de talent plusieurs morceaux.

Mlle Lemieux et M. R. Pepin ont exécuté aux pianos une Fantaisie, oeuvre de M. Pepin luimême, dont l'exécution et la valeur musicale ont été justement goûtées des auditeurs.

M. Hélie, notre ténor canadien-français dont l'éloge n'est plus à faire, a fait admirer une fois de plus sa belle voix souple dans deux chansons heureusement choisies.

M. Gens a joué deux morceaux de violon chaleureusement applaudis.

Mlle Poirier a dit avec talent deux déclamations très bien adaptées aux circonstances qu'évoquait cette fête au profit des victimes de la guerre.

Il convenait enfin que dans cette soirée organisé pour la Belgique, le chant national de ce peuple héroïque se fit entendre. Mme Doigny l'a chanté avec grâce et fierté à la fois.

Bref très belle soirée, et dont les organisateurs ont lieu d'être satisfaits.

* * *

Mgr Béliveau est absent pour quelques jours. Il est allé à Prince-Albert en compagnie de Mgr Breynat.

* * *

M. l'abbé Bertrand sera ordonné prêtre dimanche prochain.

* * *

Le club de raquette *Le Voyageur* donnera le 17 décembre prochain, à l'occasion de l'ouverture de la saison 1914-15, un banquet aux officiers et aux vétérans du Club, dans la salle de l'école Provencher.

* * *

Le R. P. Hudon, s.j., recteur du collège d'Edmonton, est de passage au collège de Saint-Boniface, en route pour Montréal.

* * *

Le docteur Lachance a été réélu en dépit d'une lutte très vive par une bele majorité de 119. Il a obtenu 999 votes contre son adversaire 880. Le détail du vote a été comme suit:

Poll	Lach.	Bailey
No 1	178	103
No 2	120	15
No 3	442	61
No 4A	119	217
No 4B	87	199
No 5	63	285
	999	880

* * *

Après une lutte excessivement serrée, le docteur Laurendeau a été défait par huit voix dans le quartier No 3. C'est ce qui peut s'appeler un excellent début.

Le conseil se compose maintenant comme suit: Quartier 1: J.-A. Marion et J.-A. Cusson; quartier 2: T. Pelletier et E. Guilbault; quartier 3: A. Gauvin et J.-A. Beaupré; quartier 4: T. Turnbull et W.-H. Leck; quartier 5: G.-C. McLean et H.-W. Sutherland.

BAPTEMES

8 décembre, Pierre-Antoine, fils de Jacques Mussieux et de Berthe Houde. Parrain, P. Mussieux; marraine, M.-L. Lévreault.

13 décembre, Joseph-Alfred, fils de A.-J. Fortier et de Ella Brossard. Parrain, Albert Fortier; marraine, Mlle Marguerite Brault.

13 décembre, Armand, fils de P.-J. Fontaine et de Délia Laplante. Parrain, Armand Laplante; marraine, Adéla Laplante.

13 décembre, Odilon-François fils de F.-X. Dargis et de Marie-Alice Panneton. Parrain, J.-R. Panneton; marraine M.-Antoinette Dargis.

LES ATROCITES ALLEMANDES

Une proclamation du général von Bissing

L'agence Havas signale que le chef des jeunes éclaireurs de Gand, M. Combaire, est arrivé à Londres avec un convoi de fugitifs belges. Dans une interview, M. Combaire a déclaré avoir vu dans les hôpitaux de la Croix rouge, près des champs de bataille, des spectacles trop horribles pour qu'il pût les mentionner. Son opinion est que les simples soldats allemands sont encore plus coupables d'actes de cruauté inexcusables que leurs officiers. Le grand hall de l'exposition de Gand, a-t-il dit, est rempli de réfugiés; il en a compté, passant par cet abri, quelque 40,000 qui ont été dirigés en groupes séparés sur Ostende, Bruges, etc.

Le "Matin" d'Anvers, rapporte qu'on a trouvé une proclamation adressée par le général von Bissing, commandant le 7e corps allemand, aux soldats de ce corps et dans lequel on peut lire le passage suivant:

"Lorsque des civils se permettent de tirer sur nous, les innocents doivent pâtir avec les coupables. Les autorités militaires ont dit, à différentes reprises, dans leurs communications aux troupes, que l'on ne devait pas épargner des vies humaines dans la répression de ces faits. Sans doute, il est regrettable que des maisons, des villages florissants voire des villes entières soient détruits; mais cela ne peut vous laisser entrainer à des sentiments de pitié déplacée. "Tout cela ne vaut pas la vie d'un seul soldat allemand". Cela va de soi d'ailleurs et il est superflu d'y insister."

Cette proclamation du général von Bissing explique la dévastation et les massacres commis en Belgique par les troupes allemandes.

SACRE-COEUR

LA SOCIETE SAINT-JEAN-BAPTISTE DE WINNIPEG

Dimanche soir se tenait dans les salles paroissiales du Sacré-Coeur, sous la présidence de M. L.-H. Fournier, une assemblée générale de la Société aint-Jean-Baptiste, afin d'aviser aux moyens à prendre pour grouper davantage les Canadiens français et Français de Winnipeg.

Les salles étaient combles et un enthousiasme peu ordinaire animait cette foule venue des quatre coins de la ville. Sur l'estrade on remarquait entre autres: MM. Fournier, Piédalue, Bourque, Lauzon, Delorme, Roy et le R. P. Portelance, o.m.i.

Après la lecture et l'approbation des minutes de la dernière assemblée, M. le président, avec l'éloquence qu'on lui connait, souhaita la bienvenue à son auditoire et exposa en peu de mots le but de l'assemblée. La Société Saint-Jean-Baptiste de Winnipeg comptera 25 ans d'existence le 24 août 1915. Il faut célébrer ces noces d'argent avec une solennité extraordinaire. Cette longue préparation sera l'occasion du groupement de tout ce qu'il y a de Canadien français et de Français dans Winnipeg. Une fois groupés, nous ferons de grandes choses. La Société Saint-Jean-Baptiste en profitera, la paroisse en profitera, la famille canadienne en profitera, chacun en particulier en profitera. Donc à l'oeuvre.

M. Piédalue nous fait lecture d'un beau travail sur l'école du Sacré-Coeur; en cela il s'est montré profond penseur, père pratique, Canadien sans peur et catholique avant tout. Ce travail, espérons-le, sera publié plus tard.

Dans une réunion de l'exécutif il avait été décidé qu'une lettre circulaire serait adressée à tous les Canadiens français et Français de Winnipeg; cette lettre a été soumise à l'assemblée par le R. P. Portelance, o.m.i., et fut acceptée à l'unanimité.

M. Roy, avocat, fit un bijou de discours à la jeunesse, l'engageant à se mêler au mouvement autant pour le bien général que dans leur intérêt personel.

L'école des anciens est une source pratique où il faut aller puiser abondamment.

L'avocat Delorme, avec une logique serrée, et son bon sens pratique, cria à la foule qu'il ne voulait pas d'une grande fête le 24 juin pour retomber ensuite dans un calme plat, mais une fête qui serait un groupement pour de là marcher les douze mois de l'année, vers le progrès des nôtres.

M. Horace Chevrier prit la parole et dans un discours où l'on sentait l'homme énergique, persévérant, tenace, demanda à la foule de se former en divers Comités pour se partager le travail et mieux assurer le succès de l'entreprise. Après la guerre nous serons débordés par les Français et les Belges qui demanderont à s'établir à Winnipeg. Il faut nous tenir prêts à les recevoir, les grouper, les aider et les fusionner dans la grande oeuvre canadienne-française.

Le Dr Benoit prit la parole au milieu des applaudissements. Il rappela le mot célèbre de Montalembert dans la salle Wagramme à Paris: "Nous sommes les fils des Croisés et jamais nous ne reculerons devant les fils de Voltaire." En faire l'application à la circonstance actuelle fut pour lui chose aussi facile que de donner une prescription à un malade.

M. Collou, l'homme toujours heureux, le dévoué travailleur de la paroisse, de l'école du Sacré-Coeur, donna le conseil de sa vieille expérience: Soyons unis, nous serons plus près les une des autres; débarrassés de préjugés et de travers qui en nous divisant, ralentissent notre marche en avant, nous pourrons regarder l'avenir avec confiance.

M. Lauzon, M.P.P., nous parla longtemps et avec éloquence du travail accompli depuis trente ans et cria aux jeunes que tout n'était pas fini. Le succès dépend de vous: travaillez, soyez unis et l'avenir est à vous.

Enfin le R. P. Portelance se leva à son tour pour féliciter et remercier l'assemblée d'être accourue en si grand nombre pour prendre part à un travail d'organisation qui demande toutes les bonnes volontés.

Il parla de la fondation d'un Bulletin Paroissial qui irait toutes les semaines s'asseoir au foyer de la famille canadienne de Winnipeg, pour raconter les belles et grandes choses qui se font dans la paroisse du Sacré-Coeur.

M. le Président leva la séance en rappelant aux Comités l'heure de la réunion de mardi soir.

AU PARLEMENT ITALIEN

Les déclarations de M. Salandra et de M. Giolitti

Rome, 9.—"Aujourd'hui, quiconque doute de l'efficacité de notre armée, quiconque a l'intention de se dévoiler les vicissitudes traversées pendant notre préparation militaire, pèche contre la patrie."

Telle fut la déclaration faite par M. Salandra à la chambre italienne avant le vote d'une résolution exprimant la confiance de la chambre dans le gouvernement. Cette déclaration fit partie de la réponse que fit le président du conseil aux attaques de certains députés.

Jeudi dernier, à la séance d'ouverture de la session parlementaire, M. Salandra fit un discours dans lequel il expliqua la situation de l'Italie et conseilla le maintien d'une neutralité loyale mais vigilante et armée. Il fit aussi allusion à ce qu'il désigna par "les justes aspirations de l'Italie". Aujourd'hui, à la chambre, ceux qui prirent la parole, particulièrement les membres de l'extrême gauche, essayèrent de donner à ses paroles un sens conforme à leurs propres vues. Quelques-uns demandèrent au gouvernement de s'expliquer plus clairement, tandis que d'autres attaquèrent le cabinet, assurant que l'Italie, malgré les énormes dépenses militaires faites, était obligée de rester neutre à cause de l'absence de préparation militaire.

En répondant à ces orateurs, M. Salandra exprima le regret qu'ils n'aient pas mieux mesuré leurs paroles. Il dit que ceux qui pensaient que son discours de jeudi était réticent avaient tort, ce discours était des plus clairs, et avait été approuvé par la grande majorité de la nation qui n'est pas représentée par l'extrême gauche, puis il ajouta:

"Tout le monde a compris ce que j'ai dit et il n'y a pas un mot à ajouter. Le vote de confiance de la chambre doit être basé sur mes déclarations, car toute explication serait contraire aux intérêts du pays. En ce qui concerne notre préparation militaire, je puis affirmer que l'armée et la marine italienne sont prêtes à toute éventualité.

"Pour parfaire cette préparation, nos prédécesseurs et nousmêmes avons assumé des responsabilités dont le parlement sera à même de se rendre compté documents en main; mais pas maintenant. Les orateurs qui ont essayé de diminuer l'importance de notre pays ont commis un acte antipatriotique.

"Le pays est d'accord avec le gouvernement pour protéger ses intérêts. Je puis répéter que nous sommes fermement déterminés à les protéger.

"Mais je ne puis pas en dire davantage. Le cabinet a conscience de la terrible responsabilité qui lui incombe, mais il a besoin d'une pleine liberté d'action, approuvée par la chambre, sans laquelle aucun gouvernement ne peut diriger le pays en ce moment."

Le discours de M. Salandra fut constamment interrompu par les applaudissements et se termina au milieu d'une ovation.

M. Giolitti, ancien président du conseil, dans un discours approuvant la politique du gouvernement, fit remarquer avec emphase que l'Italie avait toujours été loyale à ses traités et ajouta:

"Je crois de mon devoir de citer un précédent qui montre à quel point fut correcte l'interprétation de l'alliance par le gouvernement italien lorsque le conflit éclata. Pendant la guerre des Balkans, le 9 août 1913, étant absent de Rome, je reçus de feu M. le marquis di San Giuliano, alors ministre des affaires étrangères, le télégramme suivant:

"L'Autriche nous a communiqué, ainsi qu'à l'Allemagne, que son intention est d'agir contre la Serbie, définissant son action, défensive, et s'attendant à une application d'un "casus foederis" par la triple alliance, que je considère inapplicable. Je m'efforce de me mettre d'accord avec l'Allemagne au sujet des efforts à faire pour empêcher l'Autriche d'agir, mais il se peut que nous soyons obligés de dire clairement que nous ne considérons pas une telle action comme défensive et que, par suite, nous n'admettons pas, dans ce cas, l'existence d'un "casus foederis". Télégraphiez moi, je vous prie, pour me dire si vous m'approuvez."

J'ai répondu ce qui suit:

"Si l'Autriche attaque la Serbie il est évident qu'il n'existera aucun "casus foederis". C'est une action qu'elle accomplira de son propre chef. Elle n'est pas défensive puisque personne ne l'attaque. Il importe de le déclarer de la manière la plus nette à l'Autriche, et j'espère que l'Allemagne agira de façon à dissuader l'Autriche de se lancer dans cette dangereuse aventure.

"Ceci fut fait, et nos alliés acceptèrent notre interprétation du traité sans que nos relations amicales en fussent le moins du monde troublées. Donc, la déclaration de neutralité faite au commencement du conflit est conforme à l'esprit et à la lettre des traités. Je rappelle cet incident dans le but de démontrer aux yeux de l'Europe la parfaite loyauté de l'Italie."

A ce moment de son discours M. Giolitti fut interrompu par les applaudissements prolongés. Il conclut son discours en poussant au maintien de la neutralité jusqu'à ce que la nécessité vienne forcer l'Italie à protéger ses droits.

Il recommanda la prudence et la vigilance et dit que, puisque la vie même de la nation était en jeu, le gouvernement, le parlement et la presse devaient être prudents.

LA SITUATION MILITAIRE

L'opinion du lieutenant-colonel Rousset

Paris, 9.—Dans le "Petit Parisien", le lieutenant-colonel Rousset, attribue une grande signification aux paragraphes du communiqué officiel d'hier qui parlent les attaques françaises.

L'offensive française, comme je l'avais prédit, prouve que les rôles sont renversés, dit-il. Le premier pas à faire est de chasser complètement l'ennemi de la rive gauche du canal de l'Yser, où il occupe encore quelques tranchées; puis il faudra le faire reculer peu à peu jusqu'en un point favorable au développement d'un effort décisif qui nous débarrassera définitivement de lui."

Le communiqué d'hier prouve conclusivement au lieutenant-colonel Rousset que ce programme est méthodiquement et effectivement suivi, puisqu'il est officiellement admis que notre offensive a prévalu dans le nord, en Artois, sur l'Oise, en Champagne et dans l'Argonne.

Cet après-midi, dans la "Liberté", le même critique militaire cite le passage suivant du bulletin officiel allemand: "la nuit dernière, nos troupes, afin d'éviter des pertes inutiles, ont évacué Vermeilles."

"Lorsque des officiers anglais ou allemands commencent à prendre en considération la vie de leurs hommes, c'est que leur situation doit être désespérée."

En ce qui concerne la situation en Pologne, le lieutenant-colonel Rousset est très ardent.

"L'intérêt principal de cette lutte gigantesque, dit-il, se concentre au sud entre Czenstochou et Cracovie, où nos alliés sont manifestement victorieux. Leurs succès ne peuvent manquer de mettre les troupes du général von Hindenburg dans une position dangereuse, car, même si son attaque hasardeuse réussissait, la défaite de l'aile droite allemande rendrait infructueux cet effort audacieux."

En concluant, le lieutenant-colonel Rousset envisage la situation des alliés comme splendide et interprète le communiqué d'hier comme un appel de clairon annonçant des événements considérables et décisifs.

* * *

Paris, 9.—Dans le "Petit Parisien" le lieutenant-colonel Rousset signale à nouveau la fausseté des nouvelles qui annoncent les intentions des Allemands. Il y a eu un véritable déluge de ces nouvelles dans certains journaux, et le colonel Rousset remarque sèchement que, quoiqu'elles viennent de Hollande, elles portent l'estampille "Made in Germany."

Puis il ajoute:

"Il ne faut pas attacher la moindre foi aux nouvelles qui annoncent que les Allemands font de formidables préparations le long de l'Yser. Partout, sur leur front occidental, ils sont réduits à une défensive passive. Le peu d'activité qu'ils montrent leur est directement imposée par la vigueur de l'offensive française.

"Leur plan a complètement échoué. Ce qu'ils n'ont pas été en état d'accomplir avec cinquante-deux corps d'armée, dont vingt et un représentaient la fleur de leur armée, ils ne peuvent espérer l'accomplir avec des forces de seconde ligne, déprimée par la réalisation de leur impuissance, l'immensité de leurs pertes et l'élimination de la supériorité de leur artillerie."

Dans la "Liberté" le lieutenant-colonel Rousset fait une impressionnante comparaison entre l'impuissance allemande déguisée par le "bluff", et le succès bien net des efforts français des deux derniers jours.

"Nous avons établi sur la rive droite de l'Yser, dit-il, de solides positions défendant les ponts, après les avoir arrachés à l'ennemi. Notre grosse artillerie, à présent augmentée et bien approvisionnée sur celle de l'ennemi, et dans l'Argonne, nos succès augmentent de jour en jour. Les Allemands ont sacrifié deux cent mille hommes sans gagner un pouce de terrain."

CHIFFONS DE PAPIER

Les Allemands avaient l'intention de violer la neutralité de la Suisse

Paris, 9.—Le "Matin" dit que des cartes, trouvées sur les cadavres d'officiers allemands, fournissent la preuve que la violation de la neutralité de la Suise faisait partie du plan primitif allemand.

Ces cartes sont des copies des cartes d'état-major en usage dans l'armée suisse, mais les noms y sont en italien. Elles portent de plus certaines informations imprimées qui montrent qu'elles étaient destinées à l'usage d'une armée italienne traversant la Suisse pour attaquer la France.

L'ESPIONNAGE ALLEMAND

500 soldats français sont tués dans une église pendant leur sommeil

Londres, 9.—Une dépêche de Dunkerque indique comment 500 soldats français ont été trahis par un espion, mardi dernier. Ils dormaient dans une église à Lampernisse. Un espion réussit à gagner l'entrée du clocher et fit les signaux avec des lumières, ce qui indiquait à l'artillerie allemande qu'il y avait là des troupes ennemies.

Un bombardement immédiat suivit, et comme la portée exacte était connue des Allemands, les hommes endormis, avant de pouvoir fuir, furent tués par les éclats d'obus, qui mirent également le feu à la paille sur laquelle ils étaient couchés.

PERSONNEL

Le Dr J.-M.-E. Prévost, d'Ashern n'est pas attaché au deuxième contingent comme certains journaux anglais de Winnipeg l'annonçaient la semaine dernière mais il a passé quelques jours à Winnipeg pour suivre un cours d'hygiène et de sanitation militaire et aussi pour se qualifier comme officier dans le Corps Médical de l'armée canadienne. Le Dr Prévost est maintenant de retour à Ashern, où il continue à exercer sa profession.



Toute personne se trouvant seul chef de famille ou tout indivdu mâle de plus de 18 ans, pourra prendre comme homestead un quart de section de terre de l'Etat disponible au Manitoba, dans la Saskatchewan ou dans l'Alberta. Le postulant devra se présenter à l'agence ou la sous-agence des terres du Dominion pour le district. L'entrée par procuration pourra être faite à n'importe quelle agence mais non à une sous-agence, à certaines conditions.

DEVOIR—Un séjour de 6 mois sur le terrain et la mise en culture d'icelui chaque année au cours de trois ans. Un colon peut demeurer à neuf milles de son homestead sur une ferme d'au moins 80 acres moyennant certaines conditions. Une maison habitable est requise hormis qu'on réside dans les environs.

Dans certains districts un colon dont les affaires vont bien aura la préemption sur un quart de section se trouvant à côté de son homestead. Prix, $3.00 l'acre.

DEVOIR—Devra résider six mois chaque année au cours de trois ans à partir de l'obtention de la patente; cultiver cinquante acres en plus. Une tenue aussitôt qu'une patente de homestead, à certaines conditions. patente de préemption peut être ob-

Un colon qui aurait forfait ses droits de colon en ne pouvant obtenir sa préemption pourra acheter un homestead dans certains districts. Prix, $3.00 l'acre.

DEVOIR—Rester six mois dans chacun des trois ans, cultiver cinquante acres et bâtir une maison valant $300. Le terrain propre à la culture peut être diminué par de la mauvaise et rocheuse terre. L'élevage du bétail peut moyennant certaines conditions être substitué à la culture.

W. W. CORY,
Sous-ministre de l'Intérieur.

N. B.—La publication non-autorisée de cette annonce ne sera pas payée.